

CÉLIA FLAUX

# ICELTANE

**voy'**[el]

# PARTIE I

# INTERLUDE I

En ce matin brumeux, les grondements de la chaudière annonçaient l'approche de l'hiver. J'enfonçai mon bonnet sur ma tête, fourrai mon smartcom dans la poche de mon manteau et me précipitai dehors. Avec mes joues roses d'excitation, ma mère risquait de lire mon mensonge sur ma figure ; elle croyait que j'allais retrouver une amie.

Triskell, notre chat, réclama son lot de caresses avant de me laisser franchir le portail en bois. Puis son pelage gris se fondit dans le voile qui dissimulait les jardins, les barrières et les passants. Une fine pellicule de givre recouvrait le trottoir. Malgré quelques glissades, je marchais vite pour atteindre l'arrêt à temps. À peine arrivée, je vis le vieux tramway électrique surgir du brouillard. Il s'immobilisa dans un concert de grincements et je m'y tassai avec la foule métissée d'Iceltane.

Coincée contre la porte métallique, je regardais à travers la vitre embuée. Les petites maisons carrées bordaient les rues pavées. Au-dessus des murs blancs et des coiffes d'ardoise, les cheminées expiraient des volutes de fumée.

Les arrêts défilaient et nous nous serrions de plus en plus à l'intérieur. Les grincements se mêlaient au brouhaha des conversations et une vague odeur d'humidité se dégageait des vêtements en laine. Soudain, un Watashitachi monta dans mon wagon. Les autres voyageurs lui cédèrent le passage, il s'installa sur un siège réservé et un vide se forma autour de lui. J'entendais mon cœur battre dans ma poitrine, tant l'ambiance était devenue pesante.

Poussés par leur appétit de conquête, les siens avaient envahi ma planète. Ils pillaient la galaxie depuis la destruction de leur monde natal et leur empire ne cessait de s'étendre. Leur supériorité technologique ne nous avait pas laissé le choix. Depuis plus de vingt ans, les Iceltans vivaient à leur rythme, sous le poids de leurs lois.

Autour de moi, tout le monde baissait la tête pour mieux disparaître. Fixer un Wat relevait de l'insulte, ils détestaient les contacts physiques et portaient sous leurs vêtements des combinaisons en

tissu moulant qui les couvraient des pieds au cou, mains comprises, pour que nul ne les touche. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher d'observer le nouveau venu à travers le rideau de mes cils.

Malgré leur arrogance, les envahisseurs m'attiraient. J'admirais leurs silhouettes longilignes, l'élégance de leurs mouvements, leurs cheveux sombres et lisses et les couleurs variées de leurs pupilles : du carmin au cyan, de l'émeraude au safran. De tous les élèves de mon lycée, aucun ne les connaissait aussi bien que moi. Je parlais leur langue, je pratiquais leurs sports, je comprenais leurs jeux. Pourtant, leur culture fascinante, toute en rigueur et en nuances, demeurait mystérieuse à mes yeux.

Le tramway grinçait, tressautait le long des rails rouillés et je resserrai ma prise sur la barre poisseuse. Dehors, les maisonnettes de mon quartier laissaient place aux immeubles élevés du centre-ville. Ici régnaient le béton, le métal et le verre. Les occupants avaient imprimé leurs marques sur les vieilles pierres, redressé les rues entrelacées, creusé de nouvelles fondations. Ils n'étaient toutefois pas parvenus à repousser les mouettes, dont les cris rieurs défiaient les passants. Je vérifiai le numéro du quai et l'heure d'arrivée sur mon smartcom à l'approche de la gare. Pour rien au monde je n'aurais manqué notre rendez-vous.

J'avais connu mon correspondant dans le cadre d'un échange scolaire organisé par le proviseur de mon lycée, qui s'entendait bien avec les autorités Wats. Les autres élèves avaient vite cessé de s'écrire, mais pas nous.

Jamais nous n'avions échangé de photo. Il utilisait un pseudonyme, car les Wats ne révélaient leurs prénoms qu'aux intimes, et j'ignorais aussi son nom de famille. Tomo-san<sup>1</sup> s'exprimait bien dans ma langue maternelle et moi dans la sienne ; nous partagions le même humour décalé et grinçant. Il effectuait son service militaire, comme tous les Wats de son âge, mais ne parlait jamais de l'armée. Je vivais sur Iceltane sans souffler mot des résistants.

Que restait-il ? La vie, ses détails loufoques, ses anecdotes insignifiantes. Tomo-san m'avait transmis le dernier best-seller interplanétaire et nous jouions au go. Nous ne vivions pas dans le même monde et défions la censure en contournant les mots interdits. Les adresses électroniques de l'armée wat et d'un lycée coté inspiraient confiance.

Le tramway me déposa devant la gare. Je levai la tête, impression-

<sup>1</sup> Le suffixe « san » est une marque de respect

née par l'immense tour de verre construite par les envahisseurs. Sa paroi translucide s'enroulait sur elle-même en une spirale dressée vers le ciel d'Iceltane ; ce ciel conquis par leurs vaisseaux. Je rassemblai mon assurance avant d'y entrer, inquiète à l'idée de m'y perdre.

À cause des courants d'air, il faisait froid dans le hall principal et son étendue me désorienta. Les voix et les bruits de pas s'élevaient vers le plafond, mes yeux se perdaient entre les cloisons transparentes, la foule me ballottait. Finalement, je suivis les panneaux lumineux de couloir en plateforme, d'escalator en ascenseur.

Les soldats Wats surveillaient les passants, impassibles dans leurs combinaisons blanches, leurs armes pendues à la ceinture. Surtout, ne pas les fixer. J'évitais soigneusement d'attirer l'attention, je me faisais toute petite pour me fondre parmi mes compatriotes.

Le long ruban du quai grouillait d'Iceltans affairés et leurs bagages s'entassaient contre les vitres qui longeaient la voie souterraine. Je me faufilai entre les voyageurs. Se reconnaître sans se connaître, quel jeu étrange ! Tomo-san ne m'avait pas laissé d'indice, mais je relevais le défi ! De toute façon, je n'espérais pas grand-chose. Juste un salut discret, un regard de connivence. Il ne pouvait y avoir aucun contact, aucune relation entre un soldat watashitachi et une Iceltane. Mais je voulais le voir, mettre un visage derrière les mots de l'écran.

L'annonce de l'arrivée du train me fit sursauter. Je me haussai sur la pointe des pieds, le cœur battant. L'air sifflait dans le tunnel, les freins crissaient, la motrice surgit. Tandis que les wagons défilaient, je voyais mon reflet déformé sur leur surface opaque. Je retins mon souffle.

Les portes transparentes du quai coulissèrent en même temps que celles du train. Les voyageurs qui descendirent devant moi étaient tous Iceltans, mais des éclats blancs attirèrent mon regard un peu plus loin. Les uniformes immaculés des Wats détonnaient parmi les teintes grises et brunes des vêtements locaux.

La foule s'écartait devant les occupants et je les comptai en avançant vers eux à contre-courant. Au moins une dizaine, je ne les pensais pas si nombreux ! Je me cachai derrière un pilier pour les observer pendant qu'un grand soldat les accueillait sur le quai. Malgré la banalité de leurs échanges, leur langue tintait à mes oreilles.

Soudain, un officier apparut. Malgré sa jeunesse, les lignes noires de son uniforme indiquaient clairement son rang. Sa silhouette élancée et son assurance tranquille suscitaient le respect. Il répondit à un soldat, hocha la tête, avant de se tourner dans ma direction. Ses cheveux coupés

au carré encadraient un visage pâle, aux traits fins, et leur noir profond soulignait la froideur de son regard. Qui croisa soudain le mien.

Ses pupilles turquoise détaillèrent les mèches blondes qui rebiquaient sous mon bonnet, mes yeux marron, mon pull trop large, et le sang me monta aux joues. S'agissait-il de Tomo-san ? Je me sentais bien terne face à lui. Le souffle coupé, j'en oubliai le reste du monde pendant quelques secondes. Puis un soldat tendit le bras vers moi et je réalisai mon inconscience, mais il était déjà trop tard quand je baissai les yeux.

Le temps d'un pas en arrière, ils m'avaient encerclée. Autour de moi, les Iceltans s'écartaient, le regard fuyant. Je compris que personne ne m'aiderait.

— *Quelle est la procédure, ici ?* demanda l'officier dans sa langue natale.

Le grand soldat lui répondit d'un ton satisfait :

— *Nous les emmenons à la préfecture pour leur apprendre la politesse, Toweda-san. De toute façon, je dois vous y conduire.*

À ces mots, mes jambes se dérochèrent sous moi. L'idée de pénétrer dans l'ancre de la milice wat me terrifiait. Aucun Iceltan n'en sortait indemne.

— *Très bien. Allons-y.*

Je balbutiai un « Non » et mon corps se colla contre le poteau de béton. Le soldat se tourna vers son supérieur :

— *Elle comprend notre langue.*

— *Je vois ça.*

L'officier s'avança vers moi et je baissai la tête pour ne pas croiser son regard, pourtant ses pupilles lumineuses me transperçaient.

— *Viens, petite idiote. Un esclandre ne jouera pas en ta faveur.*

Mes bras tremblants retombèrent. Je les suivis.

\*\*\*

Ils m'encadraient dans la rue. Au moindre signe de ralentissement, l'un d'eux approchait sa main de la matraque qui pendait à sa ceinture. Ils portaient des armes à feu, mais le tonfa demeurait leur arme de prédilection. La partie longue du bâton mesurait environ la taille d'un avant-bras et la poignée fixée au tiers de la longueur permettait de le faire pivoter. Les tonfas modernes pouvaient transmettre des impulsions électriques. Au niveau un, on ne sentait presque rien, mais le cinq pouvait tuer. Je connaissais bien cette arme, je pratiquais l'art martial correspondant. Bien sûr les nôtres étaient en bois ; rien à voir avec ceux

des militaires, dont les crans me terrifiaient. Par cette menace muette, ils me poussaient sans me toucher.

Pendant le trajet, je me demandais si Tomo-san se trouvait parmi les Wats qui m'entouraient. Aucun d'entre eux ne m'adressa le moindre signe de connivence et je perdis tout espoir. Aucun soldat n'allait défier un officier pour m'aider.

La hauteur de la préfecture watashitachi me donna le vertige. Ses innombrables étages de métal et de verre formaient une pointe enfoncée dans le ciel. Mes gardiens ne me laissèrent guère le temps de la regarder et les portes automatiques s'ouvrirent devant moi, prêtes à m'avalier. J'hésitai une seconde, mais un cri sec me rappela à l'ordre.

Je découvris un hall vaste, spacieux et insonorisé. Une hôtesse s'occupa des nouvelles recrues en quelques minutes.

— *Votre guide va vous montrer vos quartiers. J'appelle une équipe pour prendre l'étrangère en charge.*

— *Inutile, répliqua aussitôt Toweda. Je tiens à la remercier moi-même pour son accueil.*

Pour les Wats, nous étions tous des « étrangers », même sur notre propre planète, et je frissonnai face à ce rejet radical. La voix de l'hôtesse se teinta d'un soupçon de pitié.

— *Comme vous voudrez. La salle d'interrogatoire numéro sept est libre.*

Les nouveaux soldats ressortirent du bâtiment à la suite de leur guide. Toweda garda le silence pendant ce temps, mais son regard ne me quitta pas et le désespoir m'envahit. J'avais perdu toute chance de reconnaître Tomo-san.

L'hôtesse appela deux gardes qui se présentèrent peu après. Je me forçai encore à avancer tandis qu'ils nous précédaient à travers les couloirs vitrés de la préfecture. Le plus jeune trépignait d'impatience et ses yeux clairs rayonnaient dans son visage étroit. Au contraire, les traits bourrus du plus âgé s'assombrissaient. Je les suivis, l'officier sur les talons. J'entendais le son mat de ses bottes sur les dalles de béton et son regard brûlait ma nuque inclinée. Mon corps me hurlait de fuir, mais je réprimai cette folle tentation.

Ils m'accablèrent dans une hideuse cellule métallique qui sentait l'antiseptique. Salle d'interrogatoire numéro sept. Le mobilier carré, dans les tons gris acier, était sommaire : un bureau, un fauteuil, un ordinateur et un lavabo. Pourquoi un lavabo ? Je ne voulais pas penser à ce qui s'était passé ici. Ce lieu imprégné de souffrance évoquait en moi les cris des précédentes victimes.

L'officier contourna le bureau fixé au sol et s'installa sur la chaise rembourrée. L'un des gardes ferma la porte. Le cliquetis des verrous derrière mon dos me donna la chair de poule et mes genoux tremblèrent de plus belle. Bien entendu, je ne pus m'asseoir nulle part.

— *Permettez-moi de contrôler ses papiers, Toweda-san*, implora le plus jeune.

— *Faites donc, si ça vous fait plaisir.*

Le garde se tourna vers moi.

— *Qu'est-ce que tu attends, tes papiers !*

Je fouillai dans les profondeurs de mon manteau. Évidemment, le précieux rectangle de plastique ne s'y trouvait pas. Un mouchoir déborda de mon fatras et tomba sur le sol bétonné. Je le ramassai d'un geste fébrile. Lorsque je passai aux poches de ma jupe, mes doigts crispés butèrent enfin sur ma carte d'identité. Je l'extirpai et la tendis des deux mains, buste incliné, yeux baissés.

Les lèvres du garde se tordirent de dégoût. L'humiliation me transperça en réalisant que malgré sa combinaison intégrale, cette seconde peau qui le couvrait jusqu'au cou, mon contact le révoltait. Comme je détestais les Wats en cet instant !

Son collègue m'arracha la carte, la glissa dans un boîtier de l'ordinateur et se lava les mains. Le tissu synthétique de la combinaison sécha en quelques secondes. Désormais, je savais à quoi servait le lavabo.

— *À qui avons-nous l'honneur ?* ricana l'officier.

Le garde le plus âgé tapota l'écran tactile.

— *Llanelli, du lycée Dilwynn. Ses papiers sont en règle.*

— *Je vois...* murmura son chef.

— *C'est un lycée réputé, car le proviseur connaît le préfet.*

Le sourire de Toweda dévoila ses dents blanches et ses yeux pétillèrent de malice. Il bondit de son siège, se leva et me tourna autour. Son regard curieux s'attarda sur mon bonnet gris, mes ongles rongés, mes genoux tremblants.

— Llanelli, répéta-t-il. Une enfant bien impolie.

Son léger accent tinta à mes oreilles. Je devinai qu'il était à peine plus âgé que moi, pourtant un monde nous séparait. Je ravalai mes explications et mes supplications inutiles. À quoi bon le divertir ?

— Ils ne t'ont donc rien appris à l'école ? poursuivit-il dans ma langue. Comme c'est décevant.

Quand il se rapprocha, l'intensité de son regard turquoise me



subjugua. Je luttai contre la tentation d'y plonger une fois encore et me détournai.

Soudain son tonfa jaillit et me heurta derrière les genoux. Ce coup léger, à peine porté, me fit trébucher. Il gronda :

— Pas bien solides, ces appuis.

Je vis venir le deuxième mouvement du coin de l'œil et me plaquai sur le sol. L'arme passa au-dessus de ma tête et fouetta mes cheveux. Les gardes s'esclaffèrent.

Toweda maniait le tonfa avec une aisance effrayante. Dès qu'il lança son bras vers moi, je fermai les yeux et me recroquevillai. Une petite secousse heurta mon flanc. Il avait retenu son geste au dernier moment. Sans ouvrir les paupières, je devinai qu'il me tournait autour. Le son léger de ses pas m'indiqua où il s'arrêta. L'instant d'après, la pression à peine perceptible du bâton contre mes côtes m'arracha un gémissement. Il remonta jusqu'à mon épaule et se lova contre ma mâchoire. Je sentis le contact glacé du métal contre ma peau nue. J'attendis le moment où son pouce glisserait de quelques crans, j'anticipai la souffrance à venir. Pas encore.

Sans me frapper, sans m'électrocuter, Toweda montra qu'il pouvait faire de moi ce qu'il voulait. Les gardes m'accablaient de sarcasmes. L'officier s'interrompit, il s'étira et se tourna vers eux.

— *Tout cela n'a aucun intérêt. Laissez-nous.*

— *Mais la procédure...*

— *Ne vous inquiétez pas, je saurai prendre soin de notre invitée.*

Les deux gardes se retirèrent et je me retrouvai seule avec Toweda. Son regard calculateur m'examina, évalua l'intensité de ma détresse. Mon cœur oscillait entre espoir et terreur. Je ne bougeai pas.

Sous mes yeux incrédules, son pouce monta jusqu'au cinquième cran. Je m'entendis hurler :

— Non !

Le bout glacé du tonfa se logea au creux de mon cou, effleura ma carotide. La décharge ne vint pas. Je tremblais de tous mes membres, incapable d'en supporter davantage.

Ma main gauche écarta la matraque sans se soucier de l'électrocution. Je poussai sur mes jambes et me jetai dans les siennes. Toweda vacilla, fit trois pas en arrière et heurta le bureau. Je fonçai sur lui sans réfléchir. Plus vif que moi, il m'esquiva, se glissa dans mon dos et m'immobilisa. Je n'eus même pas le temps de me débattre. Contre un militaire bien entraîné, je n'avais aucune chance de

l'emporter. Mes muscles tremblants se relâchèrent, mon corps plaqué contre le sien tenait à peine debout. Pendant qu'il reprenait son souffle, je sentais sa chaleur et son haleine dans mon cou. Son odeur me serra la gorge, sa voix me troubla.

— *Tu espérais gagner, Carys-chan<sup>2</sup> ?*

Sous le coup de la surprise, mes yeux s'écarquillèrent et je cessai de me tortiller. « Carys-chan » ? Seul mon correspondant m'appelait ainsi. Une vague de soulagement s'abattit sur moi et je m'entendis balbutier :

— Tomo-san ? Pourquoi tu ne me l'as pas dit avant ?

Dès qu'il relâcha son étreinte, je glissai. Il ne me rattrapa pas et me toisa de haut.

— La chance ne sera pas toujours avec toi. Avec n'importe quel autre Watashitachi, tu serais en morceaux !

— Pourquoi êtes-vous si cruels, si arrogants...

— *Parce que nous sommes les plus forts !*

Que répondre à cela ? Mes protestations s'étranglèrent dans ma gorge et il reprit en iceltan :

— J'espère que tu as eu la peur de ta vie. Ne recommence jamais !

— Pourquoi m'as-tu donné ce rendez-vous ?

— Ça m'amusait, mais je te croyais plus intelligente. Quelle idée, de fixer un officier sans la moindre discrétion !

Comment lui expliquer ? Je ne l'avais jamais fait ; jamais je ne le referai. Aucun rapport avec mon intelligence.

— Écoute bien, dit-il sèchement. Je vais appeler les gardes et ils te jetteront dehors. Toi, tu continues à jouer la victime.

— Ne me laisse pas avec ces types !

— Il faut savoir, gronda-t-il. Tu veux sortir ou pas ?

La panique me tétanisa et je ne parvins pas à me relever.

— *Carys-chan...*

Il soupira et s'accroupit à ma hauteur. Une douce exaspération brillait dans ses yeux quand il les planta dans les miens.

— Très bien. Je vous suivrai, pour qu'ils ne te fassent rien. Une fois dehors, ce sera fini.

— Et toi ?

— D'abord, cesse de me tutoyer. Ensuite, je ne veux plus jamais te revoir.

<sup>2</sup> Le suffixe « chan » est une marque d'affection. Il est utilisé par les adultes quand ils s'adressent aux enfants, ou par les garçons lorsqu'ils s'adressent aux filles (quel que soit leur âge).

Ses mots me frappèrent de plein fouet. Je me repris, acquiesçai au prix d'un gros effort.

— J'ai compris.

— Alors c'est parti.

\*\*\*

Les deux gardes me trouvèrent assise par terre, le visage hébété. Ils m'examinèrent chacun à leur tour et le plus jeune éclata de rire :

— *Bravo, Toweda-san. Elle a son compte !*

Le plus âgé me scruta sans me toucher.

— *Aucune trace, magnifique.*

Le respect du vieux soldat me frappa et mon regard s'égara vers son chef. Assis derrière son bureau, les mains posées sur les accoudoirs, l'officier ne trahissait aucune émotion. Ses hommes ignoraient quelle subtile partie il jouait.

— *Je n'ai pas grand mérite*, dit-il enfin. *Briser une gamine ne présente aucune difficulté.*

Ces mots m'atteignirent en plein cœur. Brisée, j'étais brisée comme un pantin désarticulé. Il avait coupé les fils de ma volonté et me laissait sans force.

Toweda se leva.

— *Mettez-la dehors, j'ai assez perdu de temps.*

Face à mon absence de réaction, les gardes me saisirent et me traînèrent à travers les couloirs vitrés. Je fermai les yeux pour ne plus voir le visage moqueur de mon correspondant, qui nous suivait de près. Enfin, le bruit de la porte coulissante me réveilla. J'espérais que le cauchemar touchait à sa fin.

Au moment de me déposer sur le trottoir, le plus jeune soldat proposa avec excitation :

— *Et si on respectait notre tradition ? Toweda-san ne la connaît pas encore.*

— *Quelle tradition ?* demanda ce dernier.

— *Jeter les Iceltans dans la benne à ordures pour les remettre à leur place !*

L'affolement me gagna, je balbutiai « Non ! » en remuant un peu. Les gardes resserrèrent leurs poignes de fer et me continrent sans peine. Je répétais « Non ! » et mon regard implora Toweda. Il sourit.

— *C'est votre tradition ?*

— *Plutôt pour les garçons*, bougonna le vieux garde d'un ton bourru.

L'officier ne saisit pas cette excuse.

— *Pourquoi pas ? Ça a l'air amusant.*

Amusant, ce mot me transperça. Pendant qu'ils me traînaient dans la rue, ouvraient le grand caisson jaune et me jetaient dedans, mes propres sanglots m'étouffaient. Ils refermèrent le couvercle et m'abandonnèrent dans l'obscurité. À travers la cloison métallique, le rire de mon correspondant me cribla d'aiguilles. Il m'avait trahie.

Quelques instants plus tard, je tentai de me relever et de respirer malgré la puanteur. La pile mouvante de déchets me fit tomber ; mes mains s'enfoncèrent dans une matière gluante. Un haut-le-cœur me saisit et je tâchai de ne pas vomir sur mes vêtements. Je me traînai jusqu'à la paroi glacée et la suivis à tâtons pour trouver le couvercle. Il était trop haut. Je pouvais le toucher, mais son poids m'empêchait de le soulever du bout des doigts. Je criai, frappai le métal, en sachant que personne ne m'aiderait.

Quelques minutes plus tard, j'entendis des pas et me figeai. Le couvercle s'ouvrit, la lumière m'éblouit et je lève les yeux avec espoir. L'hôtesse d'accueil me fixa d'un air consterné. Elle ne m'adressa pas la parole et déposa sa poubelle à côté de moi. Malgré mon affolement, je parvins à balbutier :

— *Ne le refermez pas, je vous en prie !*

Elle me contempla avec un mélange de pitié et de dégoût, puis acquiesça en silence.

Lorsqu'elle s'éloigna, je rassemblai ma détermination. J'inspirai un grand coup, étirai mes bras au maximum et m'agrippai au bord du caisson. Le plus dur m'attendait. Je m'accrochai et tirai sur mes muscles engourdis malgré la douleur qui déchirait mes doigts. Enfin je parvins à glisser mes coudes par-dessus la paroi métallique. Suspendue au niveau des aisselles, je repris mon souffle avant de continuer. Je me penchai pour passer ma jambe droite, puis la gauche, de l'autre côté. Malgré mon piètre état, je n'étais pas peu fière de moi en atterrissant sur mes pieds. Je m'en étais sortie seule.

# CHAPITRE I

La climatisation pousseive peine face aux rayons du soleil qui pènètrent par la baie vitrée. Ils surchauffent la salle de réunion bondée et j'ai l'impression de fondre sous le tissu rigide de mon uniforme. Mon chemisier s'imprègne de transpiration, ma veste noire devient collante et je maudis la large ceinture qui m'opprime. Dire que j'étais si fière de cette tenue en l'enfilant pour la première fois !

Maintenant, je ne prête plus attention au blason vert brodé sur ma poitrine, ni aux larges pans qui reposent sur mes cuisses. En intégrant le Département diplomatique de l'Union, Carys Llanelli est devenue Korrigane, et je réponds à ce nom de code comme s'il était le mien depuis toujours. Pour mes parents, pour tous ceux qui m'ont connue sur Iceltane, je suis morte depuis plus de sept ans. Je ne peux plus poser le pied sur ma propre planète.

Dehors, le soleil se couche et le dôme qui protège la métropole de Trénaga scintille à l'horizon. L'astroport rudimentaire a été construit à l'écart de la ville, il donne sur le vide et les tunnels en verre qui relie le terminal aux appareils étincellent. Le fuselage de notre navette se teinte de reflets sanglants. De loin, elle ressemble à un avion, mais son revêtement et son système de propulsion lui permettent de voyager dans l'espace.

Le président Trénagais caresse son collier de barbe et se renfonce dans son grand fauteuil matelassé.

— Une invasion ? s'écrie-t-il d'un ton sceptique. Pourquoi l'Empire se donnerait-il cette peine ? Nous travaillons en paix depuis des années.

Debout face à l'écran, notre ambassadrice détaille les dernières conquêtes de nos adversaires. Chez Kaede Mori, la grâce watashitachi se mêle à la chaleur iceltane. Elle se tient très droite et sa silhouette menue ne manque pas de dignité. Jamais je n'avais rencontré de métis avant elle, car il en naît très peu. La plupart d'entre eux sont issus de familles qui refusaient la politique agressive de l'Empire lors de sa création. Pour y échapper, elles ont fui vers des

mondes pacifiques avant que le gouvernement Wat n'interdise l'émigration. Aujourd'hui, ces gens et leurs descendants sont bien intégrés parmi les peuples de l'Union.

— L'Empire s'élargit sans cesse, explique Mme Mori avec une patience admirable, et sa frontière se rapproche de Trénaga. Vous savez que l'Union rassemble des planètes et des cités artificielles qui se défendent mutuellement contre les Watashitachi. Ces derniers n'attaquent jamais l'un de nos membres de front, car une déclaration de guerre leur coûterait trop cher. En d'autres termes, ce traité vous protégera en cas d'attaque.

À l'heure actuelle, les deux concurrents se livrent une course sans merci pour gagner les systèmes indépendants à leur cause. Mon équipe parcourt les planètes, les satellites et les astéroïdes les plus divers pour recruter de nouveaux membres. Pendant ce temps, l'Empire utilise la force pour asservir les territoires à sa portée. Chaque peuple doit choisir son camp.

Pourtant, le président de Trénaga bâille sans discrétion. Les autochtones vivent repliés sur eux-mêmes et ne se soucient pas de politique extérieure. De leur point de vue, la politique expansionniste des Wats semble lointaine, et les réunions s'enchaînent sans résultat.

— Vous agitez cette soi-disant « menace » sous notre nez pour justifier le paiement d'une contribution exorbitante, grommelle-t-il. Vous prétendez nous protéger de l'Empire, mais vous vous livrez au même pillage !

Les jointures de mes doigts blanchissent autour de mon smart-com. J'ai entendu cet argument des dizaines de fois, pourtant il me met toujours en colère. Ces imbéciles ne réfléchissent donc jamais avant de parler !

Ma chef ne se trouble pas.

— Savez-vous quel sort les Wats vous réservent après vous avoir destitué ? La prison, au mieux. Même si vous leur promettez de coopérer, ils ne vous laisseront jamais libre de vos mouvements. L'Empire placera dans votre bouche chaque mot que vous prononcerez en public.

— S'ils attaquent ! proteste le président d'un ton moins assuré.

Finley, notre stratège, se lève et tend un doigt accusateur vers lui. Sa silhouette anguleuse se projette sur l'écran, telle celle d'un rapace.

— QUAND ils attaqueront ! corrige-t-il. Et cela ne tardera pas ! Ils prendront le contrôle de toutes les ressources minières et vous n'aurez plus de quoi payer vos importations. QUAND les Trénagais

manqueront d'eau et de nourriture, le paiement de la contribution vous semblera une simple formalité en comparaison !

Ma chef lui adresse un regard impérieux. Finley adore feindre la colère et proférer des menaces, mais parfois il exagère un peu. Il s'agit d'impressionner nos interlocuteurs, pas de les braquer contre nous.

— Vous n'imaginez pas l'impact de la ségrégation et des humiliations quotidiennes sur la population, poursuit l'ambassadrice d'un ton plus calme. Réfléchissez-y avant de rejeter notre offre.

Tout en s'exprimant d'une voix claire, elle repousse une mèche acajou derrière son oreille et me lance un coup d'œil. Ses prunelles vert sombre m'interrogent et j'esquisse un non de la tête : aucun message.

La chaise de Finley racle le sol lorsqu'il se rassoit d'un geste brusque. Tarian, notre juriste, pose ses mains sur son ventre replet et prend le relais avec une amabilité qui contraste avec l'attitude du stratège.

— Monsieur le Président, je me tiens à votre disposition pour discuter les clauses financières en détail. Pour l'instant, je ne me base que sur des valeurs approximatives.

Du côté trénergais, une femme d'un certain âge feuillette les différentes pages du traité. Elle porte l'uniforme des forces de l'ordre locales, et son nez aquilin lui donne un air décidé.

— Dans l'article cent vingt-cinq, vous évoquez un pourcentage du revenu national par habitant, mais vous oubliez que l'importation des ressources de première nécessité nous coûte cher. On trouve des métaux, chez nous, mais rien n'y pousse et nous manquons souvent d'eau.

Un sourire éclaire le visage de Tarian, à l'idée qu'une personne, au moins, ait pris le temps de lire ce document. Il rédige chaque contrat avec amour, au point de les connaître par cœur, et se lance d'un ton gourmand :

— Je manque d'informations sur vos importations, mais rien n'empêche de les prendre en compte dans le calcul...

— Suffit ! s'écrie le président.

Il se tourne vers sa collaboratrice d'un air mécontent.

— Colonel Berkel, vous n'êtes pas habilitée à négocier avec l'Union. Je n'ai pas l'intention de jouer au marchand de tapis !

Son interlocutrice se met au garde-à-vous et Tarian pousse un profond soupir.

L'ambassadrice le contraint au silence d'un geste de la main. Elle sait qu'il suffit d'un mot de trop pour que le président reporte la suite

de l'audience à demain. Voilà déjà plusieurs jours qu'il joue avec nos nerfs et, parfois, je rêve de l'étrangler de mes propres mains.

\*\*\*

Finalement, le président opte pour une pause « histoire de refroidir les esprits » et se retire avec le reste de son équipe. L'ambassadrice pousse un profond soupir et boit quelques gorgées d'eau tiède. Elle tapote l'épaule de Tarian en guise de consolation et il lui adresse un sourire navré.

— Décidément, je n'arrive pas à entrer dans le vif du sujet.

— Le contenu du traité n'est pas en cause. J'aimerais en savoir plus sur les jeux de pouvoir qui influencent le président, mais personne ne nous parle sans son aval. Vos suggestions sont les bienvenues...

Elle se tourne vers notre stratège, qui étire son grand corps dégingandé près de la fenêtre. Finley frotte son nez acéré d'un air soucieux. Comme d'habitude, il ne mâche pas ses mots.

— Nous perdons notre temps ! L'Empire gèrera bientôt ce caillou situé trop près de ses frontières. Mon conseil tient donc en une phrase : filons d'ici avant qu'il n'attaque !

— Attends un peu ! proteste Tarian. Laissons-lui une chance de changer d'avis.

La silhouette du colonel Berkel se glisse par la porte entrouverte et la referme derrière elle. Sous ses dehors disciplinés, cette femme possède une présence incroyable quand ses yeux clairs vous scrutent.

— Ne désespérez pas si vite, déclare-t-elle d'un ton autoritaire. Le président refuse de vous entendre, mais l'opposition sensibilise la population sur le danger représenté par les Wats et nous gagnons du terrain. Il sait que les élections approchent et sa position deviendra intenable. Il finira par céder.

— Je vous remercie pour ces précieuses informations, répond ma chef. Malheureusement, le temps nous manque.

— Je le sais bien !

Le colonel sort un téléphone de sa poche et son front se plisse de contrariété.

— Je dois partir, ses larbins me cherchent déjà. Mais n'oubliez pas que certains Trénagais veulent adhérer !

\*\*\*



Lorsque la réunion reprend, nous remarquons aussitôt l'absence de Mme Berkel, et son renvoi éteint l'espoir d'un revirement rapide. Le président trône en bout de table et nous considère d'un air suffisant. Je meurs de chaud, mais ne lui donnerai pas le plaisir d'ôter ma veste.

— Vous parliez du montant de la contribution, déclare l'ambassadrice sans fléchir. Avant de décrire son mode de calcul, je tiens à préciser qu'il s'agit d'une participation collectée auprès de tous les membres de l'Union en fonction de leurs ressources. En plus du gouvernement et de l'administration, elle permet de financer l'armée qui garantit la sécurité de tous.

Pendant les minutes suivantes, Tarian s'en donne à cœur joie et sa voix douce résonne dans la salle. Quand mon smartcom vibre, je sors la tablette rose de ma poche et consulte l'écran sans prendre garde aux réactions amusées des Trénagais. L'aspect inoffensif de Smarty fait partie de ses avantages.

Mes collègues m'observent avec attention. En mission, les deux responsables Communications, Informatique et Codage constituent le lien entre l'équipe à terre et le vaisseau mère, qui se trouve en orbite autour de l'astéroïde. Toutes les nouvelles passent par nous. Je déchiffre le message de mon binôme d'un coup d'œil.

*Une flotte wat se rassemble à proximité. Délai estimé : trente minutes. Procédure de récupération d'urgence enclenchée. Nina*

Compte tenu des vingt minutes nécessaires pour rejoindre notre vaisseau en navette, il nous en reste à peine dix pour évacuer. Mon cœur s'emballe, je me lève et déclare sans hésiter :

— Votre Excellence !

— Oui, Korrigane ?

— Nous venons de recevoir un message important du Département.

Ma chef se tourne vers moi et je lui tends Smarty. Elle comprend l'urgence de la situation et s'adresse aux autochtones :

— Messieurs, je vous prie d'accepter mes excuses. L'application de cet ordre ne souffre aucun délai. Nous partons.

Le président se lève à son tour.

— Comment ? La réunion n'est pas terminée !

— Je dois l'interrompre.

Malgré les protestations des Trénagais, tous les membres de mon

équipe rassemblent leurs affaires. La tension monte dans chaque camp. Bientôt, les capteurs locaux détecteront la même information que les nôtres et de précieuses secondes s'écoulent tandis que nous nous frayons un chemin vers la porte.

Quand nous regagnons le couloir, Mme Mori glisse à mi-voix :

— *En formation. Marchez vite, mais ne courez pas.*

Je saisis qu'elle emploie le wat pour que les autochtones ne nous comprennent pas. Nous resserrons les rangs et parvenons au terminal sans difficulté. Plus que cinq minutes pour trouver notre tunnel d'accès. J'essaie de dissimuler la peur qui m'envahit, mais mes pensées tourbillonnent. J'imagine les vaisseaux blancs qui fondent sur nous et mes foulées s'allongent.

Soudain, des cris nous alertent. Je jette un coup d'œil en arrière et vois quatre soldats lancés à nos trousses. Les Trénagais viennent de comprendre la menace qui les guette. Nous tuer ne leur apporterait rien, par contre les diplomates constituent des monnaies d'échange précieuses. Ils pourraient nous utiliser pour forcer la main de l'Union ou nous vendre aux Wats. Un frisson glacé remonte le long de ma colonne vertébrale.

— Attendez ! hurle l'un d'entre eux.

— Courez !

Au cri de l'ambassadrice, nous nous élançons tous vers la navette. Mes bottes heurtent le revêtement en rythme, les pans de mon uniforme volent autour de mes cuisses et ma respiration s'accélère. À cause de la faible pesanteur, j'effectue un bond à chaque impulsion. Ma chef, qui déteste les activités sportives, a du mal à suivre. Le groupe s'adapte à son allure et je ralentis pour garder ma position à sa droite. La voix menaçante d'un Trénagais retentit à nouveau :

— Attendez, sinon je tire !

Je ne me retourne pas pour voir si les soldats dégainent leurs armes. Par contre, je vois notre responsable sécurité sortir la sienne et tirer en rafale d'un seul geste fluide. Touchées par le rayon paralysant, ses cibles s'effondrent comme des pantins.

Yutaki esquisse une moue moqueuse, repousse ses longs cheveux noirs en arrière et se remet à courir. Ses jambes s'activent sans effort et elle nous rattrape en quelques pas. J'observe du coin de l'œil ses yeux violets pleins de satisfaction, ses joues pâles et son sourire narquois. Une expression typiquement wat, sur un visage qui ne l'est pas moins.

Pour ma part, je n'ai pas le cœur à rire. Ma gorge serrée m'em-

pêche de respirer à fond et un point de côté me coupe le souffle. Nous franchissons le sas qui mène au tunnel d'accès et nous précipitons vers la navette, qui se prépare au décollage.

— Laissez passer l'ambassadrice ! ordonne Yutaki.

Mme Mori s'engouffre à bord et tout le monde la suit. Tandis que la porte se referme, j'aperçois de nouveaux soldats qui ouvrent le feu. La responsable sécurité fonce vers le cockpit et s'exclame :

— Décollage immédiat !

— Tout le monde est sanglé ?

— Décolle ! Le blindage ne tiendra pas longtemps !

Le pilote active la propulsion et l'accélération nous plaque contre les fauteuils gélatineux.

Dès qu'il redevient possible de parler, je sors Smarty et contacte notre vaisseau.

— Nous venons de partir. Où en sont les Wats ?

— Ils se rassemblent, répond Nina d'un ton posé. Vous êtes dans les temps.

Le soulagement m'envahit et je me laisse aller contre le dossier. Mon souffle s'apaise et mes muscles se détendent.

Puis Smarty vibre et je me tourne vers l'ambassadrice :

— Votre Excellence, un message de Trénaga vient d'arriver.

— Lis-le.

Ma bouche s'assèche lorsque j'obtempère. Le peuple que nous venons d'abandonner aux Wats accepte toutes les conditions de l'Union. Ils s'engagent à payer la contribution en échange de sa protection.

À l'intérieur de la navette, nos mines s'allongent. Il est trop tard pour signer un traité d'adhésion. Si les troupes de l'Union se déplaçaient, elles trouveraient un territoire déjà conquis. La dissuasion nécessite une bonne anticipation et, malgré la mauvaise foi de nos interlocuteurs, nous partageons une responsabilité certaine : celle de ne pas les avoir convaincus à temps.

Dès que j'en arrive à la fin du message, ma chef pousse un soupir résigné.

— Envoie la réponse habituelle, Carys, s'il te plaît.

— Oui, Votre Excellence.

— Quand nous ne sommes pas en public, « madame » suffit.

Je réponds « Bien Madame » automatiquement. À chaque fois que ce type d'échec survient, mes pensées se tournent vers Iceltane. La situation de ma planète natale n'a pas changé pendant toutes ces an-

nées. Les Wats bloquent le moindre contact et j'ignore tout de l'existence menée par mes parents. Mes pensées deviennent moroses et mes doigts caressent le carré noir qui pend sous mon chemisier trempé. Il ne m'a pas quittée depuis mon départ.

\*\*\*

Notre vaisseau fonce à travers l'hyperespace sans avoir été poursuivi par les Wats. À bord, la délégation diplomatique partage le quotidien de l'équipage chargé de nous convoier. Grâce à la force centrifuge, cet appareil crée une gravité artificielle qui nous permet d'y vivre durant de longues périodes sans problème de santé.

J'ai l'habitude de ces parois de métal et de cette lumière artificielle, de cette mesure du temps conventionnelle et de cet air recyclé ; mais parfois je donnerais cher pour quitter ces boîtes de conserve. Privée de ciel et de terre, il m'arrive de me sentir aussi vulnérable qu'une plante déracinée.

Après une douche brûlante, mon estomac vide me rappelle à l'ordre et je me dirige vers le réfectoire. Quand je croise Yutaki dans le couloir, nous échangeons un signe de tête. Elle ne porte pas de combinaison, ce qui en fait une exception, car la plupart des Wats ne les enlèvent que pour se laver. Son chemisier à manches courtes dévoile la blancheur de ses bras, ses longs cheveux flottent librement dans son dos, et elle sirote une tasse de thé vert. Je n'engage pas la conversation. Il ne vaut mieux pas la déranger quand elle décompresse après une mission.

Dès que la porte coulisse devant moi, le brouhaha qui règne dans la cantine m'assaille. Tous ceux qui ne sont pas de garde se pressent entre ses murs blanc crème, tassés autour des tables rectangulaires. Les bancs disparaissent derrière les rangées de dos et de nuques penchées vers les assiettes. Tous les plats déshydratés se ressemblent et je saisis une assiette au hasard parmi les présentoirs pris d'assaut. De toute façon, il s'agit de nourriture en sachet.

Dix minutes plus tard, je cherche mes collègues en tâchant de garder mon plateau en équilibre. Finley m'adresse un signe de la main. Il se décale et je me faufile à ses côtés.

— Merci pour la place.

Amusé par mon ton morose, il enfonce son coude pointu dans mes côtes.

— Par l'Espace, ne fais pas cette tête ! Tant pis pour les Trénagais, puisqu'ils ont refusé de nous écouter.

— Je déteste perdre.

Finley frotte son nez anguleux et sa voix moqueuse imite les accents d'un vieux sage en plein sermon :

— Personne ne gagne à tous les coups ! Le simple fait d'en revenir est déjà une victoire. Pas vrai ?

Nina, qui se trouve en face de lui, ne prend pas la peine de lui répondre. Elle se penche vers son assiette et ses boucles noires tombent sur son front plissé. Mon amie ne parle pas, mais sa présence me réconforte. Je sais qu'elle pense à notre planète natale autant que moi.

Loin de se décourager, Finley entame la conversation avec son autre voisin.

— Tarian, tu as lu le petit mot de notre chef ?

Notre juriste termine sa barre chocolatée et s'appuie contre le dossier de sa chaise avec satisfaction. Il caresse sans y penser son front surmonté de cheveux grisonnants.

— Oui, répond-il de sa voix douce et nasillarde. Mme Mori nous remercie pour le travail accompli sur Trénaga. Elle complimente la délégation à terre pour son sang-froid et sa réactivité lors de l'évacuation. Surtout Carys et Yutaki.

Je repose ma fourchette avec surprise.

— Pourquoi moi ?

Le sourire ironique de Finley s'élargit.

— L'idée d'un message urgent du Département était excellente. Grâce à toi, les Trénagais n'ont rien compris !

— Si, ils nous ont poursuivis.

— Mais tu as gagné quelques minutes cruciales et tout le monde a pu s'échapper.

Je proteste pour la forme, mais l'estime de ma chef m'emplit de fierté et mon amertume suite à l'échec des négociations s'atténue.

Finley adresse un clin d'œil à Nina.

— Ta partenaire est trop forte, n'est-ce pas ?

Loin de tomber dans le piège, Nina sourit et des fossettes creusent ses joues. Certains la trouvent petite et rondelette, mais pour moi nul ne l'égale.

— Bien joué, Carys.

Elle entame son flan d'un coup de cuillère gourmand pendant que je me débats avec mon espèce de ragoût. Finley m'observe d'un air intrigué.

— Carys, tu portes encore ce collier bizarre ?

Je sors le carré noir de sous mon chemisier.

— Oui.

— Il ne ressemble pas à un bijou, remarque le stratège avec curiosité.

— C'est un souvenir d'Iceltane. Mon passeport se trouvait sur cette carte à puce.

— Et tu l'as gardée depuis ton arrivée sur Orazhon ?

— J'y suis attachée. Pour moi, elle symbolise la liberté.

Finley pose le carré noir au creux de sa main. Il observe les minuscules puces dorées qui brillent à sa surface et murmure :

— Ce genre de carte à puce peut contenir bien des choses.

— N'y pense même pas !

Mon ton méfiant lui déplaît et il me la rend avec agacement.

— Loin de moi l'idée de fouiller dans ta vie privée.

— Bien sûr que non, conclut Tarian. Ne vous énervez pas.

Aucun d'entre nous ne se rebelle contre son autorité tranquille et le repas se termine dans le calme.

\*\*\*

Un profond soupir m'échappe en rejoignant Nina dans notre étroite cabine. La porte coulisse derrière moi et mes yeux s'habituent à la lumière tamisée du globe qui veille sur nos nuits. Nous le laissons toujours allumé pour ne pas nous réveiller dans l'obscurité en cas d'alerte. Perché en haut de l'armoire métallique qui se situe à ma droite, il révèle le désordre qui règne dans cet espace réduit. Un mois après notre arrivée, il ne reste plus grand-chose des valises bien ordonnées que nous avons emportées.

Je m'approche des deux lits superposés appuyés contre le mur d'en face et devine la silhouette de Nina, étendue sur celui du bas.

— Tu dors ?

— Non.

Elle tapote sa couverture et je m'assois sur le bord de sa couchette. Mes doigts tremblants serrent mon pendentif.

— Pourvu que Finley ne lise jamais le contenu de cette carte !

— Même s'il te la volait, il lui manquerait ton mot de passe.

— J'ai peur qu'il ne mène son enquête sur moi.

— Il est trop occupé par ailleurs. Tu t'inquiètes pour rien.

Une seconde de silence s'écoule. Puis Nina souffle d'une petite voix :

— Carys, il est temps de tourner la page. De vivre une belle histoire au lieu de relations sans lendemain. Tu ne crois pas ?

Les mots m'échappent et je garde le silence. Heureusement, mon amie n'attend aucune réponse de ma part ; elle étouffe un bâillement et me souhaite une bonne nuit d'un ton ensommeillé. Je me déshabille et me couche à mon tour. Les barreaux de l'échelle grincent quand je rejoins mon lit superposé. Je m'allonge avec précaution, frappée par sa perspicacité.

Je me rappelle des années tranquilles vécues sur Orazhon en sa compagnie. Des cours et des examens, de sa famille et de nos amis, de notre volonté de devenir CIC et d'intégrer le Département diplomatique de l'Union. Nous voulions lutter contre l'expansion de l'Empire par la négociation et non par les armes. Mais ces bons moments n'effacent ni les blessures du passé, ni le souvenir de ceux que j'ai laissés sur Iceltane. Je pense souvent à mes parents ; je n'oublie pas les circonstances de mon départ. Sonder les tréfonds de mon âme évoque des émotions douloureuses et je rêve de pupilles turquoise cette nuit-là.

\*\*\*

Le lendemain, le réveil sonne de bonne heure. Je manque me redormir, puis saute de ma couchette en toute urgence. Pendant que je fouille dans mes affaires pour attraper un survêtement, mon boucan réveille Nina.

— Tu ne devrais pas suivre les mêmes cours d'autodéfense que les professionnels, maugrée-t-elle. Tu reviendras encore couverte de bleus.

Mes épaules raides se haussent. Yutaki est un professeur impitoyable, mais elle sait encourager ses élèves et les pousser en avant. Je suis fière de mes progrès au tonfa, pas question de renoncer !

— Je connais mes limites.

— Tu te plains tout le temps des courbatures !

J'attrape une bouteille d'eau et me précipite dans le couloir, car Yutaki nous impose des séries de pompes ou d'abdominaux en cas de retard.

Pourtant j'arrive la première dans le dojo. Il y règne un calme étrange ; une odeur d'encens plane entre les murs lambrissés et Yutaki se tient à genoux devant un petit autel watashitachi aux portes en bois délicatement sculptées. Elle s'incline, dépose une jolie fleur en papier sur une petite étagère et se recueille un instant. Ses longs cheveux flottent librement sur ses épaules, elle porte un kimono de cérémonie noir, et je comprends que la leçon d'autodéfense n'aura pas lieu.

Quand j'essaie de me retirer, elle se tourne vers moi.

— Pardonne-moi, Carys, j'ai oublié de te prévenir. Les cours d'aujourd'hui sont annulés en l'honneur de la commémoration de Heikai.

Je m'incline en signe de respect.

— J'aurais dû m'en souvenir.

— Veux-tu te joindre à moi ?

Elle désigne le tatami d'un geste gracieux et je m'agenouille à ses côtés. N'est-il pas étrange, pour une Iceltane, de prier pour les ancêtres de ses ennemis ? Je me sens maladroite et empruntée en joignant les mains, mais quand Yutaki m'adresse un sourire grave, la compassion surpasse le ressentiment.

Depuis plus de cinquante ans, la planète mère des Watashitachi n'est plus qu'un astre mort. Ils ont prévu l'impact trop tard et leurs tentatives pour dévier l'astéroïde ont échoué. D'après les scientifiques, le disloquer aurait multiplié le danger. Comment évacuer une planète en quelques mois ?

J'ai vu des images terribles.

Le ballet incessant des navettes, la foule qui prend les astroports d'assaut, et l'ombre gigantesque qui s'étend. Les derniers vaisseaux qui explosent en plein vol. L'entrée dans l'atmosphère et la roche qui s'embrase. La panique dans les abris sous-terrains et l'horreur dans les colonies spatiales. Les milliers de réfugiés qui s'entassent sous les dômes conçus pour en abriter cent fois moins. L'onde de choc et le panache de particules qui se répandent en quelques heures. Des milliards de morts.

Aujourd'hui, l'hiver d'impact règne sur Heikai. L'obscurité, la baisse de la température et les pluies acides empêchent la vie d'y renaître. De la patrie des Watashitachi, il ne reste que les cinq colonies fondées avant la destruction de leur planète natale. Aucun étranger n'a jamais posé le pied sur les Goyubi, ces villes bâties sur des astres inhospitaliers. Enfant, j'ai souvent imaginé comment vivent les gens sous leurs dômes brillants et je rêve encore de m'y rendre un jour.

Les souffrances de ce peuple, le besoin d'espace et de matières premières excusent-ils la fondation de l'Empire ? Iceltane en subit les conséquences et je ne peux le pardonner.

Les vibrations de Smarty nous interrompent en pleine méditation. C'est un appel prioritaire de Tarian, qui déclare d'un ton soucieux :

— Carys ? Une mission confidentielle vient de nous tomber dessus. Tout le monde se retrouve dans dix minutes !

En raccrochant, je contemple le superbe kimono de Yutaki, puis le tissu rugueux du mien. Il va falloir nous dépêcher d'enfiler nos uniformes.



L'équipe au grand complet se retrouve dans la salle de réunion. Notre juriste pose une cafetière et du sucre sur la table, Nina s'occupe du thé. Nous nous asseyons autour de la table et mon regard s'attarde sur les visages fatigués de mes collègues.

Comme l'indique le blason rouge brodé sur son uniforme, Yutaki appartient à la branche Défense et Sécurité du Département diplomatique. Les autres arborent le même symbole que moi, celui de la branche Partenariats économiques et politiques. Mme Mori et Tarian se concertent à mi-voix, puis ce dernier allume le projecteur situé au centre de la table. Nos experts en stratégie militaire et en ressources naturelles détaillent la carte qui apparaît sur l'écran. Nina et moi posons nos smartcoms devant nous.

Notre chef se lève.

— Je dispose de peu de temps pour vous expliquer la situation, mais vous comprendrez vite le sens de cette convocation. L'armée wat vient de pénétrer dans la zone neutre qui sépare Iceltane et Orazhon.

Orazhon, la planète voisine d'Iceltane, est une mégalopole cosmopolite et prospère. Bien avant la guerre, l'Union y a fondé un comptoir pour profiter d'une main-d'œuvre abondante et de matières premières bon marché. De nombreux Iceltans ont émigré vers cette ville artificielle et leurs descendants la dirigent aujourd'hui. Lorsque la guerre s'est profilée à l'horizon, Orazhon a été épargnée grâce à la protection de l'Union ; les Wats se sont contentés de conquérir Iceltane, de piller ses ressources et de l'isoler. Ils empêchent ses habitants de communiquer avec l'extérieur de l'Empire.

Aujourd'hui, la paix d'Orazhon repose sur un équilibre des forces délicat et la crainte m'envahit face à la menace qui pèse contre ma planète d'accueil. D'ailleurs Finley, en bon stratège, évoque aussitôt le pire des scénarios.

— Ils nous déclarent la guerre ?

— Nous ignorons la nature exacte de leurs intentions. En tout cas, ils prétendent que non.

— Alors pourquoi ?

— Les Libérateurs ont organisé un attentat meurtrier au cours de la cérémonie en l'honneur de Heikai qui s'est déroulée sur Iceltane, et le Préfet a appelé l'armée en guise de représailles.

— Une démonstration de force ? demande Yutaki en fronçant les sourcils.

Finley se carre contre le dossier de sa chaise et se frotte le menton d'un air pensif. Ses traits pointus vont de pair avec la netteté de sa voix.

— À mon avis, ils veulent surtout couper les relations entre Iceltane et les résistants d'Orazhon. Les espions de l'Union les inquiètent davantage que les opposants locaux.

— Un grand nettoyage, résume Lisham.

— Oui, à moins qu'ils ne souhaitent vraiment en finir avec l'Union !

Mme Mori reprend la parole d'une voix calme, mais, quand elle désigne la carte, ses mains tremblent de nervosité.

— Notre gouvernement a décidé d'envoyer des troupes sur place pour protéger Orazhon. À l'heure actuelle, les deux armées se font face à l'intérieur de la zone neutre.

Les lèvres minces de Finley esquissent une moue inquiète.

— En quoi consiste notre mission ?

— Les Watashitachi souhaitent négocier le départ de nos troupes et réciproquement. Nous sommes chargés d'assister le ministre de la diplomatie, qui participera aux pourparlers en personne.

Cette nouvelle nous réduit tous au silence. L'ampleur de la tâche m'écrase et je préfère ne pas songer aux responsabilités qui pèseront bientôt sur mes épaules.

Tarian évoque les aspects pratiques de notre mission.

— Nous partons dans une heure pour Vogen, un astéroïde situé dans la zone neutre. Nous logerons dans le vaisseau, mais les tractations se tiendront à la surface dès que les installations seront sécurisées.

— Merveilleux, gronde Finley d'un ton moqueur. Quelle sera la gravité sur ce caillou ?

— Environ un tiers de celle d'Orazhon.

— Sacrétoile ! Négocier en apesanteur, quel bonheur !

Notre juriste ne relève pas cette plaisanterie mal venue et conclut d'une voix grave.

— Notre vaisseau a déjà changé de cap. Préparez-vous, les prochaines journées seront rudes.

Mon regard croise les pupilles sombres de Nina, qui sirote son café sans un mot. Ni elle ni moi ne doutons de la véracité de cet avertissement.

## INTERLUDE II

Après une longue journée de cours, j'avais invité Nina à prendre le thé chez moi. Les rayons du soleil révélèrent quelques grains de poussière sur les meubles de la salle à manger. Mon regard vagabondait sur la longue table en chêne, la grande armoire, la cheminée ; l'écran posé sur la commode détonnait par rapport aux peintures marines. Même à la capitale, la mer ne se trouvait jamais très loin sur Iceltane.

Nina s'asseyait toujours sur le canapé bleu, elle aimait son dossier droit et ses accoudoirs en bois. J'avais posé un plateau sur la table basse ; la théière trônait entre les biscuits et les tasses. Blottie dans mon fauteuil préféré, je caressais Triskell en regardant mon amie déguster son thé.

— J'ai toujours trouvé étrange que tu correspondes avec un Wat, murmura-t-elle, nous sommes censés les détester.

Mes mains s'immobilisèrent et je baissai les yeux vers mes ongles rongés.

— Tomo-san et moi avons souvent les mêmes goûts et je le trouvais différent des autres.

Je soupirai en pensant à notre complicité passée. Ses plaisanteries me manquaient, tout comme ses analyses de nos parties, ses avis en matière de littérature, de sport, de musique... La fin brutale de notre relation m'inspirait une certaine nostalgie.

Mon chat me rappela à l'ordre d'un miaulement outragé et je le grattouillai sous le menton pour qu'il me pardonne cette interruption. Ses ronronnements me rassurèrent bientôt à ce sujet.

Mon amie m'observa avec sa douceur coutumière.

— Il t'a touchée pendant l'interrogatoire ?

— Juste sa combinaison... bafouillai-je, mais ma peau se souvenait de la tiédeur de son souffle comme d'une caresse.

— Maman dit qu'ils ne les enlèvent jamais. Une fois habitués, ils ne savent plus s'en passer. Mais comment vivre sans toucher son enfant, son conjoint, avec ses propres mains ?

Cette idée me troubla profondément. Même avec mon chat, j'entretenais des contacts plus étroits.

— Je ne sais pas. Nous sommes des étrangers, ils ne nous montrent rien de leur vie privée.

— Tu n’as pas tort, soupira Nina. Et ton Tomo-san, ou plutôt Toweda-san, tu veux le revoir ? Le jour du bal, je me demande s’il viendra.

— J’espère que non.

Mon amie m’adressa un regard sceptique, sans insister.

— Tu en as parlé avec Ciarán ?

— Il ne comprendrait pas.

— Tu sors avec lui, quand même !

— Justement. Il pourrait s’en prendre à To... je me repris juste à temps... weda-san.

Nina enroula une mèche bouclée autour de son doigt.

— Oui, Ciarán aime jouer les protecteurs. En plus, son frère a rejoint les Libérateurs. Qu’en pensent tes parents ?

— Ils ne savent rien. Ma mère veut m’acheter une nouvelle robe sous prétexte qu’il y aura du beau monde à la réception.

— Je n’ai pas encore réfléchi à la question...

Le bruit de la serrure nous interrompit et nous guettâmes les bruits de pas qui provenaient du couloir. À leurs voix, je devinai que mes parents rentraient ensemble ce soir. La large carrure de mon père apparut dans l’encadrement de la porte du salon :

— Bonsoir les filles !

Nina se leva.

— Bonsoir, Monsieur.

— Pas de manières ! s’écria papa en lui collant une bise sur la joue. Comment vas-tu ? Tu manges avec nous, ce soir ?

— Je veux bien, si mes parents sont d’accord.

— N’oublie pas de les appeler. Quoi de neuf, de leur côté ?

— Rien de spécial, répondit mon amie d’un ton embarrassé.

— Toujours fourrés dans leur laboratoire, le nez dans les éprouvettes ?

— Oui, ils travaillent sur un nouveau virus.

La bonne humeur de mon père s’accompagnait d’une insatiable curiosité et il insista.

— Une maladie grave ?

— Pas du tout ! balbutia Nina. Une espèce de grippe, comme d’habitude.

— C’est contagieux ! J’espère que nous y échapperons.

— Ne vous inquiétez pas : ce virus n’est pas présent sur Iceltane et ils travaillent sur un vaccin.

— Tu leur souhaiteras bon courage de notre part ! Grâce à eux, nous ne risquons rien ! conclut mon père en riant.

Mon amie acquiesça par politesse, mais elle n’ajouta pas un mot ; elle ne voulait pas trahir les secrets professionnels de ses parents. La recherche biologique et pharmaceutique avait toujours été la grande spécialité d’Iceland, en dehors de l’agriculture. Certains laboratoires étudiaient même les combinaisons des Wats afin d’améliorer leurs propriétés. Il paraissait qu’elles s’adaptaient à la température, absorbaient la transpiration, protégeaient le corps des infections... Comme la composition de ce tissu relevait du secret défense, les autorités surveillaient le travail des laboratoires.

Maman entra dans la salle à manger en coup de vent. Son tailleur olive était froissé et elle semblait émue.

— Carys, allume la télévision ! Les informations annoncent encore un attentat !

En un instant, la violence extérieure remplaça la quiétude du salon. Il pleuvait sur les lieux du drame. Les sirènes se précipitaient, les ambulances hurlaient. Le visage tendu d’un journaliste apparut sur l’écran :

— Aujourd’hui, à dix-huit heures environ, une explosion a retenti devant la préfecture. Une bombe a été dissimulée dans une benne à ordures et le gouvernement soupçonne un acte terroriste. D’après les dernières estimations, nous déplorons une dizaine de victimes. Parmi elles se trouvent des militaires, mais aussi de simples passants. Une fois de plus, les Libérateurs n’hésitent pas à tuer des Iceltans.

Le plan s’élargit et nous vîmes la rue derrière le commentateur. La déflagration avait réduit la benne en lambeaux de métal et des morceaux de tôle gisaient sur le trottoir éventré. Derrière les portes coulissantes arrachées, un blindage protégeait l’entrée de la Préfecture. Les parois vitrées du bâtiment étaient bosselées et noircies.

À terre, les éclats de verre se teintaient de sang. Les secours évacuaient les blessés sur des civières. Les Wats repoussaient les curieux et maintenaient un périmètre de sécurité autour des sauveteurs. Leurs visages blêmes et tendus montraient qu’ils étaient à bout. Leurs voix claquaient, leurs doigts se crispaient sur les gâchettes. Ils se trouvaient en territoire étranger, face à une population hostile. Les civils cachaient des militants armés qui les attaquaient dans l’ombre. Résistance ou terrorisme ? J’étais bien incapable de répondre.

— À quoi bon une journée d’échange dans ces conditions ? demanda Nina.

— Pour leur montrer qu'une autre voie existe !

Maman secoua la tête avec tristesse et se détourna. Mon père posa une main réconfortante sur son épaule et ils s'éclipsèrent dans la cuisine.

J'éteignis l'écran. Malgré la disparition du son et des images, la cruauté des combats demeurait à notre porte. Triskell frotta sa tête contre ma joue et le doux contact de sa fourrure me réconforta. Mon amie poussa un profond soupir.

— Mes parents disent que les Libérateurs n'apportent que des problèmes. Si le préfet appelle à l'aide, les Wats nous bombarderont !

— Certains disent qu'il existe d'autres résistants en contact avec l'Union.

— Peut-être...

— Ne t'inquiète pas. Un jour, nous irons sur Orazhon.

Depuis notre plus jeune âge, quand nous avions de mauvaises notes, des déceptions amoureuses, des conflits familiaux, quand la pression des envahisseurs devenait insupportable, nous nous évadions vers Orazhon. Nous nous imaginions une autre vie là-bas, loin des soucis quotidiens.

Nina m'adressa un pâle sourire.

— Ce n'était qu'un rêve de gosse, tu le sais bien.

Elle avait raison, pourtant je n'aimais pas l'entendre à haute voix. En ce temps-là, je ne connaissais que l'occupation. Je rêvais du goût de la liberté.

## CHAPITRE II

Pendant que notre navette atterrit, je récapitule mes maigres connaissances sur notre destination. Vogen, un astéroïde insignifiant par la taille, exploité par une compagnie minière avant la conquête de ma planète natale par les Wats. Un point stratégique situé à mi-chemin entre Orazhon et Iceltane, dont les installations furent utilisées suite à la guerre. Voilà près de trente ans, le traité qui a institué la zone neutre entre l'Empire et l'Union naquit sur ce rocher inhospitalier.

Dès que la décélération le permet, Mme Mori se débarrasse de son harnais, agrippe une poignée pour se dégager de son fauteuil et se tourne face à nous. Elle écarte les mèches acajou qui flottent autour de son visage et nous fixe d'un air déterminé.

— Je vous rappelle les objectifs de cette première visite : explorer les lieux et nous y habituer avant l'arrivée du ministre. Je veux que tout le monde intègre la configuration de cette base d'ici ce soir, notamment la disposition des pièces, des sas, des systèmes de survie, etc. Par contre, nous ne commencerons pas à traiter avec les Watashitachi en l'absence du ministre. Même si nous rencontrons leur délégation, n'échangez pas un mot avec eux en dehors des présentations d'usage. Contentez-vous d'observer ce qui pourrait nous rendre service. Des questions ?

— Qui se trouve déjà sur place ? demande Finley.

Yutaki répond sans hésiter.

— Une délégation de la branche Défense et Sécurité se charge des réparations et de notre protection. Ils nous attendent.

— Et du côté wat ?

— À ma connaissance, ils suivent la même procédure.

Notre chef conclut d'un ton ferme :

— Vous pouvez interroger nos techniciens, mais ne les empêchez pas de travailler. Quant aux Watashitachi, limitez les contacts.

Nous répondons « Oui, Madame » et l'ambassadrice donne le signal du départ. En détachant mon harnais, je me demande ce qui nous attend en bas et l'adrénaline se déverse dans mes veines.

À travers la visière de ma combinaison spatiale, je ne lâche pas des yeux la silhouette maladroite de Nina. Une centaine de mètres à peine nous séparent de l'entrée de la base, mais elle déteste les sorties extravéhiculaires. L'immensité du ciel sans atmosphère et la faible pesanteur lui donnent l'impression de se perdre ; les bonds de géant effectués à chaque impulsion la terrifient. Pour la rassurer, Tarian et moi la suivons de près.

— Ça va, Miss ? demande-t-il sur le canal général.

— Sacrétoile ! gronde-t-elle.

Finley explose de rire dans son casque et Tarian l'encourage gentiment.

— Encore quelques pas, tu es presque arrivée !

— Rappelle-moi pourquoi nous devons crapahuter ?

Malgré le ton agressif de Nina, son interlocuteur répète volontiers ses explications.

— La construction de cette base date d'avant-guerre. Certaines installations ont été rénovées, mais le sas ne s'adapte pas aux navettes modernes.

— J'adore déjà cet endroit !

L'entrée du sas se referme derrière nous et il se remplit d'air. Lorsque les conditions nous le permettent, nous enlevons nos combinaisons spatiales et revêtons nos uniformes. Je contacte le poste de contrôle, une lourde cloison blindée s'ouvre et nous pénétrons enfin à l'intérieur de la base. La lumière éblouissante des néons éclaire un couloir étroit, dont je pourrais toucher le plafond en tendant le bras.

Nous avançons serrés les uns contre les autres et le manque d'espace me donne l'impression d'étouffer. La faible pesanteur accroît l'ampleur de mes gestes et je m'accroche aux poignées fixées aux parois métalliques pour contrôler ma trajectoire. D'après les flèches qui indiquent la direction des principales pièces, il suffit de continuer tout droit.

Finley bondit trop haut et se cogne contre un néon. Vexé par cette mésaventure, il frotte le crâne.

— Aucun des nôtres n'a daigné se déplacer. Quel accueil chaleureux !

Sa voix résonne, ce qui renforce mon malaise. Yutaki rétorque sèchement :

— Ils nous attendent sans doute aux quartiers de l'Union.

Soudain, une porte intérieure s'efface devant six hommes en uniforme blanc. Ils semblent surpris de nous trouver ici, mais leur chef déclare aussitôt en iceltan :

— Je suppose que vous appartenez à la délégation diplomatique



de l'Union ? Même si nous venons d'arriver, permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue sur Vogen.

Un long frisson parcourt ma nuque et mon dos. Mes doigts cherchent le contact de la paroi. Impossible. Pourtant je connais ce timbre courtois et ce léger accent wat, cette silhouette élégante et ces prunelles turquoises. Je partage leur stupeur. Cette rencontre improbable, il ne s'y attendait pas plus que moi.

L'ambassadrice se charge des présentations. L'officier tressaille au nom de « Korrigane », puis se reprend. Il ne m'a pas oubliée. Je serre les dents en saluant le seul Wat capable de me reconnaître. Toweda n'a pas changé et nos années de séparation s'effacent en un instant.

\*\*\*

Les premiers contacts avec les Wats, puis avec nos collègues de la branche Défense et Sécurité, se limitent à des présentations sommaires. Les techniciens croulent sous le travail et les soldats se contentent de garder les lieux. Notre équipe se retrouve donc livrée à elle-même dans la salle principale du quartier de l'Union.

Nina fait le tour de la pièce du regard et m'adresse une grimace explicite. L'état délabré de notre secteur ne nous inspire rien de bon. Sous la coupole qui le recouvre, des parois métalliques bosselées délimitent des pièces exiguës, éclairées par la lumière glauque des néons. Des gouttes de condensation perlent le long des conduits de ventilation et les flocons de poussière qui flottent dans l'air donnent envie de tousser.

Ce que nul n'ose exprimer à voix haute, Finley le clame à grands cris.

— Sacrétoile, quelle base dégoûtante ! Je me demande si le côté wat est aussi sale que le nôtre !

— La ferme ! coupe Yutaki. Inutile d'en rajouter.

Nous sommes tous tendus, moi la première. Penser que Toweda se trouve ici me donne le vertige. Cette proximité ravive des souvenirs douloureux et des émotions profondément enfouies. Ma meilleure amie se place à mes côtés et demande à mi-voix :

— Ça va ?

— Oui. Nous parlerons plus tard.

Quelques pas plus loin, Mme Mori discute avec Tarian. Ses sourcils froncés n'annoncent rien de bon.

— Cette fois encore, les Watashitachi ont un coup d'avance.

— D'après l'officier de tout à l'heure, ils ne sont pas arrivés depuis longtemps.

— D'accord, mais leur général est déjà là, alors que le ministre ne nous a transmis aucune instruction.

— Raison de plus pour limiter les contacts.

— Tu as raison. Installation et prise de repères, voilà le programme.

Avant de partir visiter la base avec une partie de l'équipe, ma chef répartit les tâches à accomplir. Finley et Tarian supervisent les techniciens qui transportent les caissons de matériel de la navette à nos quartiers. En tant que CIC, Nina et moi nous chargeons d'installer les outils informatiques. J'essaie de me concentrer sur mon travail, mais des pensées parasites me perturbent et la faible gravité me gêne. Les chiffres défilent devant mes yeux absents ; je fixe les écrans sans les voir. Mon amie le remarque et me donne un coup de coude qui la propulse dans la direction opposée.

— Tu as relié nos ordinateurs avec ceux du vaisseau ?

— Oui, mais la qualité de la connexion n'est pas terrible.

Notre stratège se tourne vers nous.

— Soyez prudentes. Les Wats tenteront peut-être d'infiltrer notre réseau ou d'intercepter nos communications.

— Je vérifie le système de contrôle, répond ma partenaire d'une voix ferme.

Tout à l'heure, notre chef a menti à la délégation adverse et aux autres techniciens de l'Union concernant notre poste au sein de l'équipe. Cette initiative intrigue Nina, qui interroge Finley à ce sujet :

— Pourquoi Mme Mori nous a-t-elle présentées comme des secrétaires ? Je ne m'y attendais pas.

— Elle préfère dissimuler vos capacités, pour que les Wats se méfient moins.

— Par l'Espace, je me demande ce qu'elle mijote.

— Rien de précis pour l'instant. Elle fonctionne souvent à l'intuition.

— À tous les coups, elle va nous ordonner de pirater le réseau d'en face !

— Pas sans la validation du ministre, réplique Tarian d'une voix amusée. En tout cas, soyez prêtes à tout !

Comme je ne décoche pas un mot, il s'approche en quelques bonds et tapote mon épaule.

— Compris, Carys ?

— Compris.

Ma réponse laconique et mon visage sombre l'alertent. Il serre mon bras en un geste rassurant.

— Ne te tracasse pas pour rien. Reste sur tes gardes et viens me voir en cas de problème, d'accord ?

— Merci, Tarian.

J'apprécie sa gentillesse, même s'il ignore la véritable nature de mes soucis. Personne ne doit savoir.

\*\*\*

La porte coulissante chuinte, puis s'efface devant nos collègues. Ma chef entre en coup de vent et demande à notre stratège :

— Finley, connais-tu cet homme ?

— De nom. C'est un militaire brillant, mais pas un ambassadeur.

— Cherche toutes les informations disponibles à son sujet. Je ne comprends pas pourquoi son gouvernement lui confie les négociations.

Intrigué par la voix sèche de l'ambassadrice, Tarian s'en mêle.

— Vous parlez du général Sakamoto ?

— Lui-même. Il a daigné se présenter avant d'annoncer qu'il refuse de discuter en l'absence du ministre. À quoi bon perdre son temps avec des sous-fifres, n'est-ce pas ?

— Tant mieux, puisque nous n'avons pas de consignes. Par contre son attitude manque de diplomatie.

— Exactement. Je l'ai trouvé hautain et désagréable, y compris avec ses propres hommes.

— D'où votre question : pourquoi lui ?

Finley frotte son menton prononcé et se propulse en direction des ordinateurs avec détermination.

— Si le réseau fonctionne, je vais chercher.

Mme Mori agrippe la première poignée à sa portée et change de sujet.

— Carys et Gwennina, allez jeter un coup d'œil au poste de commande. Essayez de comprendre à quoi servent toutes ces machines.

— Nous sommes censées n'être que des secrétaires, rappelle mon amie en fronçant les sourcils.

Notre chef écarte cette objection du revers de la main.

— Débrouillez-vous. De toute façon, les techniciens prendraient mal que des CIC mettent le nez dans leurs affaires.

\*\*\*

En sortant du quartier de l'Union, nous débouchons sur une intersection et j'observe les flèches collées au sol pour me repérer. La base ressemble à une croix, dont la salle des négociations constitue le centre. Le couloir circulaire qui entoure cette pièce dessert quatre branches : notre quartier, celui des Wats, le sas d'entrée et les locaux techniques. Mon amie tend le doigt dans cette direction.

— Par ici ?

— À toi l'honneur !

Nina n'a pas le temps de rire, ni de se vexer. La porte qui mène aux locaux techniques s'ouvre et des éclats de voix parviennent jusqu'à nous.

— *Inadmissible ! Qui a rédigé cette traduction incompréhensible ?*

Nous nous figeons de concert, les oreilles aux aguets. Après une seconde de silence, un timbre familier déclare :

— *Toutes mes excuses, mon Général.*

— *Vos excuses lamentables ne riment à rien ! Je ne supporte pas votre négligence de fonctionnaire.*

— *Oui, mon Général.*

Loin de reprendre son calme, Sakamoto rugit de plus belle :

— *Les vrais militaires accomplissent leur travail avec fierté ! N'avez-vous donc aucun sens de l'honneur ? À quoi sert un assistant incompétent ?*

Au lieu de laisser cette question en suspens, son interlocuteur répond avec une pointe d'ironie.

— *Je l'ignore, mon Général. Ce genre de considération me dépasse.*

— *Assez, je ne supporte pas les incapables !*

Des bruits de pas rapides nous indiquent que le chef watashitachi s'éloigne. Sans même savoir à quoi il ressemble, sa présence autoritaire et méprisante me donne la chair de poule.

— *Quel type détestable ! souffle Nina.*

— *Chut...*

Je pose un doigt sur ma bouche et nous écoutons de nouveau. Une voix féminine à la limite des sanglots gémit :

— *Pardonnez-moi, Toweda-san. Comme il a demandé cette traduction en urgence, je me suis dépêchée.*

— *Montrez-moi tout à l'avenir. Absolument tout.*

— *J'aurais dû lui dire la vérité !*

— *De toute façon, le travail fourni par l'ensemble de l'équipe relève de ma responsabilité.*

— *Mais...*

L'officier lâche d'un ton plein d'amertume :

— *N'en parlons plus. Un véritable chef aurait compris.*

Les soldats wats quittent le poste de commande à leur tour et la suite de la conversation nous échappe.

Je reste immobile au milieu du couloir, troublée par ces échanges fascinants. Ainsi, des conflits latents règnent au sein de la délégation adverse. À mon avis, dénigrer ses propres troupes jouera des tours au général, qui se prive des compétences de son adjoint.

— Cette histoire intéressera Mme Mori, conclut Nina. Elle aime connaître les faiblesses de nos adversaires avant d'entamer les négociations.

\*\*\*

La taille du poste de commande m'impressionne. Un grand pupitre plein de touches et d'écrans couvre toute la partie en demi-cercle. Le bruit oppressant de la ventilation se mêle aux bourdonnements des ordinateurs.

Dès que la porte s'ouvre, de nombreux regards se tournent vers nous. La cohabitation entre les ingénieurs militaires de l'Union et ceux de l'Empire watashitachi dans un espace limité crée une tension palpable ; tout le monde se surveille. Cette méfiance nous affecte et Nina s'exprime à mi-voix :

— Nous y sommes. Ils contrôlent l'atterrissage et le décollage des navettes ici. Je me demande où se trouve le relais internet.

— Bonne question.

Mon amie s'approche d'un technicien dont nous ne voyons que la nuque pâle et une couronne de cheveux clairsemés.

— Excusez-moi de vous déranger, nous cherchons un renseignement.

Son interlocuteur sursaute et ses doigts se figent. Puis il fait pivoter sa chaise dans notre direction, ses yeux gris se posent sur le blason vert qui orne nos poitrines et ses traits ridés se détendent un peu. Le fait d'appartenir à la même branche facilite souvent les échanges.

— Vous êtes de l'équipe de l'ambassadrice ?

— Tout à fait. Je m'appelle Korrigane, enchantée.

— Rhys Niver, enchanté aussi. De quoi s'agit-il ?

— Vous contrôlez le relais depuis cette salle ?

— Oui, pourquoi ?

Face à cette question embarrassante, je n'en mène pas large, mais Nina arbore un grand sourire naïf :

— Notre chef trouve la connexion trop lente. Elle pense qu'il faut revoir certains réglages.

— De votre côté, peut-être. Je demanderai à un collègue d'aller voir.

— Vous ne pouvez pas arranger la liaison d'ici ?

L'ingénieur secoue la tête.

— Ce relais n'est pas génial, mais il faut s'en contenter ! Vu l'âge de cette base, y installer des appareils récents pose des problèmes inimaginables.

— Excusez-moi, je ne suis que secrétaire.

La fausse modestie de mon amie rend la situation comique et je dissimule le fou rire qui me gagne derrière une moquerie.

— Tu n'y connais rien en informatique !

— Comme si tu étais meilleure que moi ! dit-elle d'un air dédaigneux. Seuls les experts comprennent ces technologies modernes.

Amusé par nos chamailleries, Rhys Niver intervient.

— En l'occurrence, seuls les experts comprennent ces vieilleries. Ici, tout date de cinquante ans, vous savez.

— Y compris la pressurisation, la régulation thermique et le contrôle des sas ? demande Nina avec intérêt.

— Bien sûr.

Pour qu'aucun Watashitachi ne nous entende, je baisse encore le ton :

— Incroyable. Vous pouvez nous montrer ?

Après une seconde d'hésitation, l'ingénieur fixe de nouveau nos uniformes. Nous appartenons au même camp et ses instructions lui imposent de nous rendre service. Toutefois, rien ne le force à accepter cette étrange demande.

— Je dois consulter mon chef.

Niver s'éloigne et nous l'attendons en croisant les doigts. Son supérieur hiérarchique semble embarrassé et contacte Mme Mori. Cette dernière trouve les mots appropriés, puisqu'il finit par accepter. Après tout, pourquoi refuser cette faveur à l'ambassadrice ?

La visite des locaux techniques se déroule à merveille. Notre guide aime parler de son métier et se détend peu à peu. Il ne rentre pas dans les détails et nous évitons de poser des questions compromettantes, mais mes yeux ne perdent pas une miette de ce qui m'intéresse. Il ne s'agit pas des cuves d'azote et d'oxygène, ni des entrelacs de ferraille qu'il nous décrit avec passion. Non, je fixe les programmes qui s'affichent sur les écrans.

Le matériel qui assure la survie de cette base est contrôlé à distance depuis la salle de commande. Chaque camp vérifie qu'il fonctionne bien grâce à des batteries de capteurs chargés de donner l'alerte. Toutefois, le réseau global qui lie le moderne et l'ancien semble bien fragile. Dans la précipitation générale, les ingénieurs ont privilégié la sécurité physique à la sûreté informatique. D'ailleurs, Rhys Niver tape les codes d'accès sans se méfier des deux innocentes secrétaires qui l'observent. La stratégie de notre chef fonctionne au-delà de nos espérances.

\*\*\*

Une fois de retour aux quartiers de l'Union, je m'attelle à la rédaction d'un rapport à l'intention de l'ambassadrice. J'essaie de résumer les informations récoltées tout à l'heure, mais ma concentration s'effiloche.

Comment décrire l'altercation que nous avons surprise entre le général et son second ? La voix amère de Toweda résonne encore à mes oreilles. Je me demande s'il a choisi cette affectation. Sans doute pas : je soupçonne sa hiérarchie de lui avoir imposé ce poste à cause de sa maîtrise de l'iceltan et du contexte local.

La dernière partie de mon rapport traite de ma visite des locaux techniques. Je décris en quelques phrases les caractéristiques techniques des quartiers de l'Union. Les risques pour les ordinateurs, qui n'apprécient pas la poussière et l'humidité. L'isolation des circuits électriques à renforcer. La puissance insuffisante du courant. Les procédures de sauvegarde à exécuter automatiquement. Les précautions à prendre pour protéger nos données.

En fin de compte, le bien-être des machines importe plus que celui des hommes. Personne ne se préoccupe du fait que ces pièces glauques et inconfortables nuisent à notre moral. Quoique... je suis injuste avec Tarian.

Mme Mori souhaitera peut-être utiliser à notre avantage les faiblesses du réseau. Après tout, cette frêle toile virtuelle parvient à relier les ordinateurs des Wats et les nôtres au monde extérieur par l'intermédiaire du relais. Elle assure l'interface entre les systèmes de survie obsolètes de la base et nos programmes sophistiqués. Ces bricolages présentent des failles que Nina sonde en ce moment même.

Je ferme le document avec soulagement et le sauvegarde sur plu-

sieurs supports. Durant de longues minutes, mes yeux fixent la page d'accueil de l'ordinateur sans la voir, puis une vibration de Smarty me force à réagir. Je relis plusieurs fois le message qui s'y affiche. Le ministre a rejoint notre vaisseau à l'instant. Il est temps d'y rentrer pour recevoir des instructions plus précises, car les négociations commenceront demain.

\*\*\*

Un mince filet de voix sort de ma gorge à leur approche.

— *Excusez-moi...*

Le groupe de Watashitachi passe devant moi sans m'accorder un regard et je me plaque contre le mur du couloir. J'inspire un grand coup et rassemble mes forces dans la perspective d'un deuxième essai, mais Finley me devance.

— *STOP !*

Il les rattrape en trois pas et s'interpose, bras croisés, un petit sourire aux lèvres. À lui seul, il leur barre le passage. Dans ce genre de situation, notre stratège ne s'encombre pas de politesse ou de subtilité. D'ailleurs il parle fort, sans se préoccuper de l'hostilité de ses interlocuteurs.

— *Son Excellence l'ambassadrice nous a chargés de transmettre un message à l'intention du Général Sakamoto !*

Cette annonce embarrasse les soldats wats ; aucun d'entre eux ne souhaite assumer le rôle de porte-parole. Cependant, un timbre clair résonne derrière Finley.

— *Je vous écoute dans un instant.*

Cette réponse inattendue nous surprend tous. La courbure du couloir dissimulait l'approche de Toweda, qui range son smartcom avant de nous rejoindre.

Mon collègue se retourne et ils se retrouvent face à face. Uniforme noir contre uniforme blanc. Toweda soutient avec assurance le regard provocant de son vis-à-vis. Je fixe malgré moi sa silhouette élancée, la pureté de ses traits et les mèches sombres qui effleurent son col, son sourire trop rare et d'autant plus précieux, les cils fournis qui atténuent l'éclat de ses yeux.

— *Vous parliez d'un message ? demande-t-il.*

Finley lui adresse un signe de tête.

— *Tout à fait, Mlle Korrigane va vous en faire part.*



Mes jambes s'avancent sans tenir compte des palpitations de mon cœur et je parviens à énoncer sans balbutier :

— *L'ambassadrice vous informe de l'arrivée de M. le Ministre demain. Il souhaite entamer les négociations dès que possible.*

— *Très bien. J'en informerai le Général.*

Mon interlocuteur fixe un point situé derrière mon épaule au lieu de me regarder en face. De près, la fatigue qui marque ses traits m'étonne. Des traces violettes ombrent ses yeux et sa pâleur m'impressionne. Je l'ai déjà vu tendu et troublé sur Iceltane, mais pas épuisé à ce point.

— *Merci, Toweda-san.*

— *Je vous en prie.*

En guise de salutation, il s'incline légèrement avant de se détourner.

Lorsqu'il s'éloigne, j'évalue en silence la réalité de l'homme qui se tenait près de moi. Je me souviens de son odeur, de la douceur de sa peau, de la texture de son épaule sous ma joue et mon cœur se serre. Je voudrais le toucher pour vérifier que mes yeux ne se trompent pas.

\*\*\*

Une fois de retour sur notre vaisseau, je dois me réhabituer à la pesanteur plus élevée qui y règne. Il en résulte une sensation d'accablement qui s'ajoute à la fatigue de la journée. Je mange à peine et Finley s'inquiète pour moi. Il me raccompagne jusqu'à ma cabine et presse le bouton d'ouverture de la porte à ma place. Dès que le battant métallique se referme, je me laisse glisser sur le sol.

La voix ensommeillée de Nina émerge de la couchette du bas.

— *Que se passe-t-il, Carys ? Tu te sens mal ?*

— *Je déteste cette mission !*

Mon amie pousse un profond soupir. Grâce à la lumière tamisée de notre lampe de chevet, je distingue son pyjama rouge et ses boucles emmêlées. Elle arrache sa couverture du lit, s'assoit à côté de moi et nous enveloppe toutes les deux dedans.

— *Raconte.*

*J'enfouis mon front contre le tissu rugueux.*

— *Toweda connaît ma véritable identité. S'il en parle à son chef, les Wats s'en prendront à ma famille.*

— *Du calme, il ne peut te dénoncer sans se trahir lui-même.*

— *Je ne sais pas comment me comporter avec lui.*

Ma meilleure amie fronce les sourcils.

— Comme avec n'importe quel autre officier wat. Aujourd'hui, cet homme n'a plus rien en commun avec ton correspondant.

— Peut-être, mais il se souvient de moi.

— Et alors ? Il ne changera pas d'attitude pour autant. Carys, si les négociations se passent mal, nous risquons d'entrer en guerre. L'ambassadrice compte sur toi, alors ne la déçois pas.

Je pense à Finley et un frisson de crainte remonte le long de ma colonne vertébrale. Dans ma tête, le passé affronte le présent. Uniforme noir contre uniforme blanc.

## INTERLUDE III

Le sentier de bougies qui traversait la cour du lycée guidait les convives jusqu'au perron. Leur lumière dorée égayait la façade imposante du bâtiment principal de l'école. Parmi la longue file d'invités, les élèves se mêlaient aux universitaires et aux chefs d'entreprise. Les relations du proviseur ne manquaient pas de prestige.

À mes côtés, mon petit ami fixait les gardes wats qui assuraient la sécurité.

— Ils exagèrent, grogna-t-il, c'est tout de même notre lycée !

— Ils veulent tout vérifier avant l'arrivée du préfet.

Ciarán haussa les épaules.

— Tu es magnifique, dit-il en me couvant du regard.

— Tu n'es pas mal non plus.

Il m'adressa un clin d'œil satisfait. Sa veste noire et son gilet brodé contrastaient avec sa chemise immaculée. Le tissu blanc mettait en valeur son teint hâlé et il ne manquait plus que son sourire séduisant pour parachever le tableau.

Nous constatâmes un peu plus loin que les Wats ne se contentaient pas de fouiller les sacs à main. Le portique d'un scanner corporel trônait devant les grandes portes en bois et un poste de contrôle se trouvait juste à côté. Aux commandes, un soldat déclarait régulièrement « suivant » sans quitter l'écran des yeux. La dame qui me précédait confia à son mari :

— Je déteste ces engins. J'ai l'impression qu'ils me déshabillent.

Je pouffai pour oublier la gêne, mais Ciarán ne partageait pas mon sens de l'humour.

— Elle a raison ! C'est gênant pour les filles.

— Pour les garçons aussi.

Mon sourire entendu ne le dérida pas et il fixa l'engin avec colère. Lorsque notre tour arriva, mon cavalier me retint.

— Attends, ils n'ont pas le droit de te forcer !

— Ne t'inquiète pas. Ça n'a pas d'importance.

— Bien sûr que si. Ces types se croient tout permis !

Son ton véhément attira l'attention des invités et des soldats. Le contrôleur wat releva les yeux de son écran et ses pupilles topaze nous considérèrent avec froideur.

— Dépêchez-vous. D'autres personnes attendent.

Je sentis venir l'esclandre et répondis à la place de Ciarán :

— Bien sûr. Tu viens ?

— Ce n'est pas normal, articula-t-il en appuyant sur le dernier mot.

À bout de nerfs, je me dégageai et franchis le portique. Il finit par me suivre, non sans jurer au passage. Dire que la soirée ne faisait que commencer !

Au seuil de la grande salle, la lumière des lustres m'éblouit et je m'immobilisai pour laisser mes yeux s'y habituer. Quel étrange contraste entre les Wats et le cadre dans lequel ils évoluaient ! Les grosses poutres en chêne, les murs de pierre et le parquet ciré témoignaient des traditions iceltanes. Au milieu des bolées de cidre, des bouquets de gui et de houx ornaient les tables qui s'étaient le long des murs. Le vert profond des feuillages et les flammes des bougies rehaussaient la blancheur des nappes. Cette décoration simple et authentique éveillait en moi un élan de nostalgie.

Ciarán glissa son coude sous mon bras :

— C'est beau, n'est-ce pas ? Dommage qu'ils soient là.

Ses yeux boudeurs désignaient les envahisseurs. Les hommes portaient des uniformes de parade blancs, dont le tissu brillant reflétait la lumière. Les vestes des gradés comportaient de larges bandes azur en plus des lignes noires traditionnelles. Sur leurs combinaisons, les femmes se paraient de longues robes chamarrées, aux pans croisés sur la poitrine. Elles se jouaient du kimono traditionnel et le détournaient à leur goût. J'admirai un motif de nuage, une ribambelle d'étoiles, les flots d'un ruisseau... Les Watashitachi semblaient très à l'aise dans notre univers désuet ; ils passaient d'un groupe à l'autre, plaisantaient, riaient et buvaient à petites gorgées. Je ne pouvais en détacher mes yeux.

Toweda discutait avec ses collègues. Un groupe animé nous séparait, pourtant il tourna la tête vers moi. Son regard m'effleura tout entière. Il remonta le long de mes chevilles, mes jambes et mes hanches, s'égara sur ma poitrine, atteignit mes pommettes rougissantes. Je me figeai, le souffle court, et le contemplai à mon tour. Comme tous les militaires il portait l'uniforme d'apparat watashitachi, dont la coupe mettait en valeur sa silhouette bien proportion-

née. La pureté du blanc faisait ressortir ses cheveux sombres et ses pupilles turquoise ; les lignes noires de la veste soulignaient ses épaules. Il me dédia un sourire plein de connivence, un sourire appréciateur aussi, et je ne contrôlai plus les battements de mon cœur.

Ciarán rompit le charme en me tirant par le bras.

— Par ici !

Il m'entraîna vers les autres élèves de ma classe bien malgré moi. J'écoutais les conversations d'une oreille distraite quand Nina nous rejoignit.

— Bonsoir !

Je me dirigeai vers elle avec soulagement. Les manches transparentes de sa robe noire dévoilaient la blancheur de ses bras et son décolleté attirait le regard sans excès.

— Tu es splendide.

— Merci. Vous êtes ici depuis longtemps ? Je viens d'arriver.

— Tu es passée par leur maudit scanner corporel ? demanda mon petit-ami en fronçant les sourcils.

— Non, j'ai soudoyé le contrôleur. Il s'est contenté d'une fouille au corps.

Je ris de bon cœur, mais Ciarán geignit d'un air outragé :

— Je me demande pourquoi le proviseur tolère ce traitement dans l'enceinte du lycée. Observer les gens à travers leurs vêtements, c'est humiliant !

— Tu as raison, mais parlons d'autre chose, conclut mon amie avec diplomatie.

Il céda enfin, pourtant son front buté n'annonçait rien de bon.

Le début de soirée se déroula sans incident. Je discutai avec mes connaissances et prêtai un minimum d'attention à ceux qui m'entouraient. Le discours de bienvenue du proviseur ne me passionna pas ; celui du préfet me laissa de marbre. Malgré leurs belles paroles, les invités ne se mélangeaient pas.

La galanterie de mon petit-ami m'étouffait. Il ne me lâchait pas d'un pas, me défendait à la moindre pique, se mêlait de toutes mes conversations. Et quand la musique s'éleva, il me proposa de danser.

— Surtout pas !

Ma voix claqua sous le coup de la nervosité et Ciarán passa une main dans sa tignasse ébouriffée.

— Pourquoi ?

— Je déteste ça. Par contre, je boirais bien un verre.

Il grommela « Comme tu veux » et s'éloigna en boudant.

Dès que mon cavalier me laissa respirer, je me confiai à Nina.

— Je n'en peux plus ! J'aurais voulu dire « adieu » à mon école dans de meilleures conditions.

— Comme ?

— Me balader dans les couloirs, me rappeler de bons souvenirs...

Elle haussa les épaules.

— Ciarán ne te lâchera pas. Il est trop heureux de passer la soirée avec toi !

— Ne m'en parle pas. Il est gentil, mais si collant !

— Tu préférerais la compagnie de Toweda !

Nina avait toujours su percer à jour mes secrets les plus honteux, y compris ceux que je refusais de m'avouer.

— Je ne pourrais pas m'empêcher de lui reprocher cette histoire de poubelle.

— N'oublie pas de le remercier en même temps.

Je me mordis les lèvres et tâchai de me reprendre.

— C'est ridicule.

— File avant le retour de Ciarán. Je lui dirai que tu es partie aux toilettes.

La reconnaissance m'envahit.

— Nina...

— Profites-en, Carys. Je ne me dévouerai pas toujours pour toi. J'obéis sans protester.

\*\*\*

Appuyée contre le chambranle de la fenêtre, je fixais le couloir depuis la salle de classe. La distance assourdissait le brouhaha de la fête et je la solitude me permit de me calmer. Mon regard avait capté celui de Toweda avant de quitter la grande salle et j'espérais qu'il avait compris mon invitation muette. J'ignorais s'il y répondrait.

Je posai le pendentif de ma mère au creux de ma paume et regardai les gouttes d'améthyste briller. Personne ne vint. Avec l'écoulement des secondes, la chance me filait entre les doigts.

Quelques minutes plus tard, j'entendis des pas dans l'escalier. Le vieux parquet grinça et mon cœur s'emballa. Était-ce lui ? Et si c'était Ciarán ? Je ne savais plus quoi souhaiter.

Une silhouette familière émergea de l'obscurité et une main se

posa sur l'encadrement de la porte. Je retins mon souffle, tandis qu'il s'immobilisait à l'entrée de la pièce. Ses yeux turquoise me sondèrent avec un zeste de malice.

— Joli tableau, Carys-chan.

— Vous m'avez suivie.

— N'est-ce pas ce que tu désirais ?

Excellente question, je ne me fiais plus à ma propre volonté.

— Je ne pensais pas que vous viendriez. Vous ne vouliez plus me voir, je ne l'ai pas oublié.

— Je ne regrette pas d'être ici.

— Vraiment ?

Il me sourit et pénétra enfin dans la salle de classe. Un rayon de lune éclaira ses cheveux si sombres, sa peau si pâle.

— Aujourd'hui, les circonstances sont différentes, n'est-ce pas ?

— Sauf si vous m'arrêtez.

Il rit en silence avant de répondre :

— Le proviseur n'apprécierait pas. Le préfet non plus.

Il examina les tables, les chaises, le tableau, monta sur l'estrade et s'adossa au bureau du professeur.

— Tu me vouvoies ?

— Vous m'avez interdit le tutoiement.

— Pas quand nous sommes tous les deux.

Ces trois derniers mots me coupèrent la respiration. Des émotions longtemps refoulées se réveillèrent et je protestai d'une voix hachée.

— Je ne peux plus ! Avant, vous étiez mon ami Tomo-san. J'essayais de lire les mêmes livres que vous, je jouais au go, je vous parlais de mes progrès au tonfa. Maintenant, vous êtes un officier watahitachi, c'est différent.

Son visage s'assombrit, mais il ne nia pas.

— Tu penses encore à cette histoire ?

— Et vous ?

— De temps en temps. C'est devenu un souvenir amusant.

« Amusant », ce mot me transperça. Il vit que j'étais bouleversée et répondit à ma place :

— Donc, tu y penses encore.

L'amertume me monte aux lèvres.

— Vous vous êtes moqué, au lieu de me protéger.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ils ne t'ont rien fait.

— Me jeter dans la benne à ordures, ce n'est rien ?

— Tu n'en es pas morte.

Un cri longtemps refoulé jaillit de mes entrailles.

— Je ne pouvais pas sortir !

— Il suffisait d'utiliser ton smartcom.

— Vous ne comprenez pas ce que j'ai ressenti.

— Pas la peine d'en faire toute une histoire. Tu risquais bien pire !

— Vous ne diriez pas la même chose à l'une des vôtres.

— Ne commence pas avec ce genre d'argument. Pour une Iceltane, ce n'est pas pareil.

L'insulte cachée derrière ce mot me sauta au visage.

— À cause de ma naissance sur cette planète, je n'éprouve rien !  
Aucune honte, aucun dégoût !

— Carys-chan...

— Ne m'appellez pas comme ça ! Ce n'est que de la condescendance.

— Non.

— Si, puisque vous trouvez « amusant » de me jeter dans le premier dépotoir venu !

— *Tu exagères...* soupira-t-il en levant les yeux au ciel.

Je conclus en tremblant de colère.

— Je vous laisse. Il vaut mieux ne pas nous revoir.

Je rejoignis l'allée centrale, fis quelques pas vers la sortie. Mes talons, qui claquaient sur le sol carrelé, m'empêchèrent de courir.

— Attends. C'est toi qui me reproches d'être watashitachi, pas le contraire.

— Je vous reproche juste de m'avoir laissée dans cette benne à ordure !

— *Facile à dire. À cause de toi, j'ai commencé par une arrestation dès mes premiers pas sur Iceltane. Sur le moment, je n'avais pas envie de rire.*

Il avait parlé dans sa langue natale, sans son assurance habituelle, et mes yeux s'écarquillèrent de surprise. Obnubilée par mon ressenti, jamais je ne m'étais mise à sa place : un jeune officier obligé de s'imposer face à ses subordonnés et confronté à une situation délicate à peine arrivé en terre étrangère.

Comme je gardais le silence, il poursuivit.

— *Je ne pouvais pas courir le risque de te laisser partir indemne. Et je n'aimais pas le rôle que tu me forçais à jouer.*

— Vous vous étiez déjà vengé. Pourquoi en rajouter ?

— Je ne pensais pas que ça te marquerait autant. Oublie-le.

Je serrai les poings et mes ongles s'enfoncèrent dans les paumes de mes mains.



— Comment le pourrais-je, alors que vos collègues m'appellent « *poubelle-san* » ?

Une seconde plus tard, je regrettai cet aveu humiliant. Je fis un pas en arrière, mais il posa ses doigts gantés sur mon bras. Le contact tiède de sa combinaison me cloua sur place.

— Ils t'insultent au lycée ? gronda-t-il.

— Ne vous inquiétez pas, je le supporterai. Mais vous, toucher une fille tombée dans une poubelle ne vous dérange pas ?

Mon pauvre sourire se refléta dans ses yeux. Il jura dans sa langue, fit un pas en avant et glissa ses bras autour de moi. Un hoquet de surprise m'échappa :

— To...

— Je ne suis pas de service, ce soir.

Quand je m'appuyai contre lui, il recula et la confusion m'envahit. Je balbutiai « Pardon ! » sans insister, mais Toweda resserra son étreinte au lieu de me lâcher. Avait-il perçu la peine dans ma voix ?

— Tu m'as surpris, Carys, mais tu ne me dégôûtes pas.

Mon cœur battait à tout rompre. Je posai ma tête sur son épaule, très lentement, de peur de l'effaroucher. Il se raidit, mais ne s'écarta pas. Je sentis la soie de ses cheveux, la douceur de sa peau, la tiédeur de son souffle. À travers le tissu léger de ma robe, l'empreinte de sa main brûlait mon dos. Ses muscles se détendirent sous ma joue, il soupira et chuchota à mon oreille :

— Tu sens bon.

— Hypocrite.

— En quelle langue faut-il te parler ?

— En *watashitachi*, peut-être.

— *Tu sens bon. Oublie les autres.*

— *J'aime quand tu le dis.*

Mon aveu le surprit et il tressaillit.

— *C'est de la folie.*

— *Je sais, mais...*

— *Pas un mot de plus, Carys-chan.*

— *Pourquoi m'appeler ainsi, si ce n'est de la condescendance ?*

— *Ne me force pas à le dire...*

Sa voix sourde me fit frémir. Pendant que les minutes s'égrenaient, je m'abandonnais contre lui. J'aimais son odeur, sa chaleur, le rythme de sa respiration et sa façon de me tenir sans m'écraser. Les mots sortirent de ma bouche sans contrôle.

— Je voudrais quitter cette planète de fous.

— *Pour aller où ?*

— Ailleurs... Dans un endroit où la guerre n'existerait pas.

— *Nous ne sommes pas en guerre.*

— Si, puisque ton peuple occupe mon territoire.

Il se crispa.

— *Tu soutiens les terroristes !*

— Pour toi, ce sont des terroristes. Pour les Iceltans, c'est la résistance.

— *Ne joue pas sur les mots !*

— Tu ne comprends pas ce qu'ils représentent pour nous. Les tickets de rationnement ne suffisent pas et beaucoup de gens mourraient de faim sans leur aide. Ils vendent les produits de luxe au marché noir, mais ils distribuent aussi de la nourriture aux pauvres et nous apportent des nouvelles de l'extérieur.

— Donc, tu approuves les attentats ? cracha-t-il.

— Non. Je n'ai aucun lien avec les Libérateurs, mais...

— *Quoi ?*

— J'ai peur de votre service militaire obligatoire. Si je reste sur Iceltane, je devrai lutter contre les miens.

Sa voix s'adoucit.

— *Tu seras peut-être affectée ailleurs.*

— Dans ce cas, les Watashitachi me forceront à combattre d'autres peuples. Selon les rumeurs, ils mettent les étrangers en première ligne.

Il me serra encore plus fort.

— *N'y pense pas pour le moment.*

— Le plus dur, ce n'est pas de mourir. Le plus dur, c'est de mourir et de tuer juste parce que vous manquez de matières premières. J'ai toujours rêvé de partir pour Orazhon. Là-bas, l'origine d'une personne importe peu.

— *La douane surveille tous les vols extraplanétaires.*

— Pourtant, les passeurs...

— *N'y songe même pas. Ils empochent l'argent des émigrants avant de les dénoncer.*

— Impossible !

— *Ce sont nos meilleurs alliés ! Et je suis bien placé pour le dire, je les vois défiler tous les jours. L'armée leur verse une prime par émigré arrêté.*

Le dégoût me submergea. Il n'existait donc aucune échappatoire, aucun espoir de fuite ! Les doigts de Toweda remontèrent vers ma nuque. Dès que je relevai la tête, son regard turquoise m'hypnotisa :

— *Ne confie jamais ta vie à un passeur. Si tu le fais, je ne pourrai rien pour toi.*

— Et alors ? Ça ne te regarde pas.

— *Ne dis pas ça, Carys-chan !*

Sa voix autoritaire se teinta de prière. Ma tête se posa docilement au creux de son cou et je répondis dans un souffle :

— D'accord.

Soudain, mon smartcom vibra. Je sursautai et l'extirpai de mon sac.

— Nina ?

— Fais attention, Ciarán te cherche partout !

— Compris. Je ne vais pas tarder.

Toweda n'avait rien manqué de notre conversation et ses traits retrouvèrent leur calme habituel. En le regardant, le mot « infidèle » me sauta aux yeux. J'avais vraiment oublié Ciarán. Ma gorge se noua : de toute façon, avec un Wat, rien ne pouvait arriver.

— Je dois partir.

Il acquiesça :

— Ce serait plus prudent. Personne ne doit savoir.

— Alors, au revoir.

— *Au revoir, Carys-chan.*

Il me quitta sans se retourner. Mes jambes flageolaient sur mes talons et je guettais le bruit de ses pas dans l'escalier. Puis, je trouvai le courage de le suivre.

\*\*\*

Replonger dans l'ambiance lumineuse de la soirée, ses sourires polis et ses conversations futiles, me serra le cœur. Ciarán se précipita vers moi :

— Bon sang, Carys, où étais-tu ? Je t'ai cherchée partout !

— Je me suis promenée. Je voulais dire au revoir à l'école avant les vacances.

— Avec tous les salauds qui traînent dans le coin, ce n'est pas prudent.

— Ils n'oseraient pas me frapper ici.

— Ne compte pas là-dessus ! Ils ne respectent rien !

Ciarán passa un bras protecteur autour de ma taille. Je me laissai faire, mais mon cœur était ailleurs. J'avais la ferme intention de rompre.

— Et si nous sortions prendre l'air ?

Ciarán m'accompagna dehors sans rechigner. J'espérais que la fraîcheur de la nuit apaiserait mes nerfs à fleur de peau. Sur le perron illuminé, le scanner corporel avait disparu ; les soldats wats ne laissaient personne entrer à cette heure tardive. Debout devant la grille fermée, ils se contentaient de surveiller les alentours.

L'air entraînant qui émanait de la salle de bal parvenait jusqu'à nous et Ciarán soupira :

— Dommage que tu n'aimes pas danser.

Sa voix triste réveilla ma sensation de culpabilité et une bouffée de tendresse me poussa vers lui. Pourquoi lui refuser ce plaisir avant de rompre ? Je décidai de lui accorder une dernière danse.

Il m'enlaça sans trop y croire et sa timidité m'amusa. Au début, nous évoluions avec prudence, puis notre rythme accéléra. Nous nous lançâmes dans une gigue endiablée, sans nous préoccuper de la musique. Nous sautions sous les étoiles en riant et les autres invités s'écartaient devant nous. Ciarán aimait me faire tourbillonner et je me sentais libre, enivrée par d'autres yeux que les siens.

Soudain, mon épaule heurta le bras d'un Wat. Son verre explosa en milliers d'éclats brillants sur les dalles du perron et le liquide vermeil qu'il contenait se répandit en gouttes irisées. Notre victime contempla avec horreur les taches qui souillaient son uniforme. Une excuse maladroite franchit mes lèvres, mais il me foudroya du regard et gronda :

— *La dernière leçon ne t'a pas suffi, poubelle-san !*

Ciarán ne chercha pas à comprendre de quoi il retournait. Son poing exécuta un crochet parfait sous mes yeux effarés. La pomme de Wat éclata, il perdit l'équilibre et s'écroula.

Mon petit ami surplombait son adversaire en ricanant. Sous le choc, ce dernier ne se redressa pas. Par contre, les deux soldats qui gardaient la grille se ruèrent vers nous. La terreur me noua le ventre.

Tout se passa très vite, pourtant chaque détail se grava dans ma mémoire. Je lus la peur dans les yeux des Wats. Ils étaient aussi jeunes que nous et l'un des leurs gisait sur le sol. Leur panique m'effraya autant que les tonfas qu'ils dégainèrent.

Je vis les crans monter. Ciarán se tourna dans leur direction et la pluie de coups imminente le tétanisa. Mes jambes avancèrent d'elles-mêmes, ma bouche prononça deux mots :

— Attendez, s'il vous plaît !

Peu leur importait qu'une fille s'interpose. Le premier garde s'oc-

cupa de mon cas. Dans son élan, il leva sa matraque et l'abattit. Ses yeux fous et ses lèvres serrées étaient si proches de moi ! Mon bras se leva pour parer et je le sentis se briser sous le choc.

La première décharge électrique secoua mon corps endolori. Mes muscles se contractèrent avec une violence inouïe. Des éclairs écorchèrent mes nerfs à vif. Je me pliai en deux et mes jambes s'effondrèrent. À partir de la deuxième secousse, je cessai de compter. Les spasmes se succédaient, je tremblais entre chaque convulsion, mes yeux se troublaient, mes oreilles bourdonnaient, un goût de bile et de sang envahit ma bouche. Pourtant j'entendis encore Ciarán crier mon nom, jurer, hurler, puis gémir. Les éclats de verre tombés au sol meurtrissaient mon flanc. Je me recroquevillai et fermai les yeux. La souffrance emportait toute pensée sensée. Coup, décharge, coup, décharge. Par pitié, que quelqu'un les arrête !

La foudre cessa de s'abattre sur mon corps inerte et une voix familière m'appela. Nina. Pour elle, mes paupières osèrent s'entrouvrir. Elle sanglotait, m'implorait de tenir bon, m'informa que les secours arrivaient. Faute de pouvoir articuler le moindre mot, je m'efforçai d'acquiescer. Ce geste provoqua de nouveaux élancements qui me coupèrent la respiration.

Le temps s'écoula. Les visages et les lumières tournaient dans mon champ de vision. Je croisai un éclair turquoise et m'y accrochai. Le visage de Toweda semblait impassible, pourtant le bleu de ses yeux me révélait ses émotions. Horreur, chagrin, détresse ; il pleurait à l'intérieur. Des larmes chaudes roulèrent sur mes joues glacées.

## CHAPITRE III

Ce matin, revêtir mon uniforme exige un effort inouï. Le tissu rigide et l'écusson brodé sur ma poitrine me rappellent le poids des responsabilités ; la veste cintrée et le pantalon droit me transforment en professionnelle. Quand la pression devient trop forte, je rêve souvent de ne pas me réveiller. Ces jours-là, je voudrais me blottir sous la couette, protégée du monde par une porte close.

Pourtant je boucle la ceinture autour de ma taille et lisse les pans qui retombent sur mes cuisses. Mes mains attachent mes cheveux en bataille et vérifient la pliure de mon col. Tout est en place. Dans la glace, j'ai l'air prête, mais au fond je ne le suis pas. Cette illusion risque de voler en éclats.

Je me demande si Toweda ressent parfois ce genre d'émotion. Lui arrive-t-il de rassembler son courage en revêtant son uniforme blanc ? Que voit-il dans le miroir ? Je donnerais cher pour le savoir.

Après le petit-déjeuner, je rejoins les autres membres de l'équipe en salle de réunion. Le ministre n'est pas arrivé et ils discutent à mi-voix autour de la table ovale. Je lance un « bonjour » fébrile à la cantonade et ils me répondent tous. Tarian m'apporte même un café.

Le son de pas rapides résonne dans le couloir, puis un homme ouvre la porte d'un geste impatient. Il porte le costume trois-pièces avec une décontraction très étudiée. Sa veste entrouverte met en valeur ses épaules carrées et ses mains posées sur ses hanches dégagent son ventre plat. Dès la première seconde, son attitude m'horripile et je me méfie de son sourire digne d'une publicité pour dentifrice.

Ma chef cesse de feuilleter le dossier qu'elle parcourait avec Tarian et se lève en son honneur.

— Monsieur le Ministre...

— Enchanté, Mme Mori.

Lors du tour de table, l'ambassadrice précise que les Wats prennent ses CIC pour des secrétaires, ce qui amuse beaucoup le nouveau venu.

— Parfait ! Dans ce cas, l'une d'entre vous rédigera le compte-rendu, ce sera un bon entraînement !

Certains rient de cette plaisanterie, mais pas moi. Je déteste la condescendance de ce bellâtre.

— Je m'en charge, répond Nina d'une voix glacée.

Faolan Meven, notre ministre, pose ses coudes sur la table et entrecroise ses doigts.

— À l'heure actuelle, notre flotte et celle des Watashitachi se font face à l'intérieur de la zone neutre qui se trouve entre Iceltane et Orazhon. Cette situation pourrait dégénérer en guerre interstellaire à la moindre provocation et je compte sur vous pour m'aider à négocier avec la délicatesse nécessaire. Je souhaite m'appuyer sur le traité signé ici même pour en finir au plus vite. Les difficultés internes de l'Empire ne lui donnent pas le droit de violer ses engagements.

Ce rappel attise de nouveau ma nervosité et je mordille l'ongle de mon pouce. Dès qu'il s'agit de ma planète natale, mes pensées s'égarerent vers mes parents, et mon inquiétude se double d'une irritation croissante face à la désinvolture de Meven.

Mme Mori se redresse.

— Je comprends la position de l'Union, mais les Watashitachi ne céderont pas facilement. À la place du général Sakamoto, j'essaierais de gagner du temps.

— Certes, il en a besoin pour régler les problèmes locaux une fois pour toutes. Voilà pourquoi il exige une confrontation directe sur Vogen au lieu d'échanger par écrans interposés.

— Pourtant, cet homme n'a pas le profil d'un diplomate.

— Absolument pas. C'est un militaire qui a gagné ses galons à la guerre. Lors de l'annexion de nouvelles planètes, il a remporté des victoires importantes face aux troupes indigènes. Sakamoto appartient à une vieille famille de combattants. Il aime s'entourer de troupes d'élite, débarquer, conquérir, puis repartir vers d'autres fronts.

— Et laisser le terrain dévasté aux bons soins des « fonctionnaires », ajoute Tarian d'un ton méprisant.

— Pardon ?

Quand notre juriste rapporte l'altercation que nous avons surprise entre le général et son second, le ministre l'écoute avec attention.

— Très intéressant. Je me souviendrai de cette information.

— Dans ce cas, pourquoi lui ? demande ma chef. Les Wats envisagent-ils de nous attaquer ?

Le ministre se renverse contre le dossier de sa chaise.

— Cette hypothèse ne peut être écartée à la légère, répond-il d'une voix songeuse, mais je ne le pense pas. À mon avis, la mission de Sakamoto comporte deux aspects très différents : d'une part, gagner du temps pour repousser le départ de sa flotte ; d'autre part, profiter de l'embargo pour éliminer les résistants d'Iceltane.

Mon cœur bondit dans ma poitrine et je me tourne vers Nina. Je lis dans son regard la même détresse que la mienne. Même si ses parents vivent sur Orazhon, ils ont laissé des cousins, des oncles et des tantes derrière eux. Je n'ose imaginer le danger qui pèse sur nos proches en ce moment et mes doigts agrippent mes genoux sous la table.

De son côté, Tarian semble perplexe.

— Pourquoi une réaction si violente à cause de simples attentats ? Même s'ils ont eu lieu lors de la cérémonie en l'honneur de Heikai, je m'attendais à une montée progressive des représailles, pas à une opération de destruction massive.

— Vous ne connaissez pas tous les enjeux en cause, explique le ministre. Plus le temps passe, plus les filières qui relient Iceltane et Orazhon dérangent les Watashitachi. Les terroristes qui posent des bombes leur nuisent moins que ceux qui espionnent l'Empire au profit de l'Union. Ils se servent des premiers comme prétexte pour détruire les seconds. La présence de la flotte adverse isole Iceltane et nous avons du mal à contacter nos alliés locaux. Les Wats veulent mettre fin aux échanges d'informations et aux fuites de cerveaux une bonne fois pour toutes.

— Les fuites de cerveaux... répète Nina d'une voix étranglée.

— Oui. Des scientifiques aux précieuses compétences, comme vos parents par exemple !

Nina se raidit ; ses yeux sombres lancent des éclairs et elle serre les dents.

Lorsque Meven propose de conclure, ma chef réagit vivement.

— Juste un dernier point ! Le réseau qui gère la base de Vogen présente des failles. Pour l'instant, nos CIC se contentent de les examiner mais nous pouvons aller plus loin si vous le souhaitez.

— Une tentative d'infiltration implique des risques, n'est-ce pas ?

— Tout à fait.

— Pour l'instant, je préfère m'en abstenir. Si les Watashitachi s'aperçoivent que nous essayons de pirater leur système informatique, les conséquences pourraient être graves.



— Bien, Monsieur le Ministre.

— Si les négociations tournent mal, j'utiliserai cet atout au moment opportun. Par ailleurs, je compte sur vous pour veiller sur notre propre sécurité.

La pression qui m'écrase remonte d'un cran et mes doigts se crispent de nouveau sous la table. Je veux être à la hauteur des attentes de mes supérieurs, surtout lors de cette mission cruciale. En songeant à la menace qui pèse sur ma planète natale, mon impuissance me déchire. L'issue des négociations me dépasse et, comme l'a dit ma chef, le général Sakamoto ne lâchera pas prise facilement.

\*\*\*

Vogen. Un picotement se propage de mes reins à ma nuque en pénétrant à nouveau dans le sas d'entrée de la base. Lorsque j'enlève ma combinaison spatiale, mes gestes deviennent maladroits à cause de la faible pesanteur.

Le camp adverse ne se trouve pas encore dans la salle de réunion quand nous y arrivons et le ministre peaufine ses arguments avec ma chef. Pour ma part, je me prépare à revoir un certain officier. Cette fois, je refuse de me laisser troubler par les souvenirs qu'il m'évoque ; notre relation appartient au passé.

Nina s'assoit à ma gauche et murmure à mon oreille :

— N'oublie pas notre rôle de secrétaires.

— Aucun risque.

Elle m'adresse un clin d'œil complice :

— À ton tour de rédiger le compte-rendu !

La délégation watashitachi arrive quelques minutes plus tard, Sakamoto en tête. Sa carrure athlétique et sa mâchoire carrée lui donnent vraiment l'air d'un guerrier. Très grand, très droit, bien sanglé dans son uniforme immaculé, il ne manque pas de prestance. Ses cheveux courts grisonnent sur ses tempes, mais cela n'adoucit pas le pli dur de ses lèvres et la sévérité de son regard. La couleur bleu-gris de ses yeux me rappelle celle des ardoises qui couvrent les toits iceltans.

Toweda se tient à sa droite, en retrait. Son visage fermé ravive les questions que je me pose à son sujet. Je les écarte de mes pensées pour me concentrer sur la réunion, dont les enjeux dépassent de loin mes soucis personnels.

Chaque camp s'installe d'un côté de la table, les chefs au centre,

et la bataille rangée commence. Tous les membres de notre délégation maîtrisent le watashitachi alors que le général comprend très mal l'iceltan. Du coup, nous adoptons leur langue.

L'ambassadrice a bien anticipé la stratégie de nos adversaires. Sakamoto se sert des attentats commis par la résistance pour justifier l'irruption de la flotte watashitachi dans la zone neutre. Il insiste même pour que Toweda commente sur le champ une présentation préparée à notre intention.

L'effroyable vision de ma ville dévastée et la voix glacée de mon correspondant me choquent. Je m'attendais à une action ciblée contre l'envahisseur, pas à une opération d'une telle ampleur. Les cartes et les images satellites évoquent des dégâts terribles, mais le pire ce sont les photos. Immeubles éventrés, rues saccagées, blocs de pierre, éclats de verre... Et cette foule affolée, ces blessures béantes, les positions grotesques de ces corps sans vie !

Mes mains moites s'accrochent au boîtier de Smarty et je me force à taper quelques notes pour prendre du recul. À chaque prise de vue, des vagues de peur et de nausée me submergent. Je crains par-dessus tout de reconnaître une maison ou un visage familier. Pourvu que les miens se portent bien !

Le boîtier rose frémit entre mes doigts. Nina m'a envoyé un message.

*Sakamoto essaie de nous manipuler. Accroche-toi.*

Mon regard se tourne vers le général ; un pli étire le coin de sa bouche et je devine qu'il exulte. Par contre, son assistant garde un masque impassible et se contente d'énoncer les faits.

Ma partenaire m'encourage d'un signe de tête. Ses efforts pour garder son sang-froid me touchent et sa présence me soutient. Nos coudes se resserrent autour de la table.

Lorsque cette présentation sinistre s'achève, le ministre se carre contre le dossier de son siège et conclut d'une voix pensive :

— Merci pour ces informations. Ainsi, vous ne parvenez pas à maintenir le calme sur Iceltane. Comme c'est regrettable !

Sakamoto se rembrunit.

— Certes, mais ces troubles ne se reproduiront pas. Je vais mettre en œuvre les mesures nécessaires pour protéger les civils des terroristes.

— Avant de discuter des mesures en question, je tiens à évoquer la situation des ressortissants d'Orazhon en mission sur cette pla-

nète. Ces échanges diplomatiques et commerciaux ont reçu l'approbation de nos deux gouvernements, pourtant votre embargo les empêche de rentrer chez eux. J'exige leur rapatriement immédiat.

— J'organiserai le retour de ceux qui possèdent d'une autorisation de séjour légale. Malheureusement, je crains que certains de vos compatriotes n'aient été victimes des attentats.

— Leurs familles s'inquiètent et je souhaite leur apporter des informations fiables dès que possible.

— Étant donné l'étendue des dégâts, je ne dispose pas encore d'un bilan définitif. Je vous transmettrai les données disponibles au fur et à mesure.

— Soit. Je compte sur vous.

Le général jette un coup d'œil explicite à son adjoint et je comprends qui se chargera de ce travail. Puis il se redresse et affirme d'un ton autoritaire :

— Il s'agit d'un problème interne à l'Empire, sans rapport avec votre Union. Notre flotte a pour mission de rétablir le contrôle de la situation, elle ne menace en rien la sécurité d'Orazhon.

Le ministre le contredit aussitôt.

— Quelle que soit sa mission, son intrusion dans la zone neutre constitue une menace. Les événements qui se déroulent sur Iceltane ne justifient pas la violation du traité conclu entre nos deux nations.

— Mon gouvernement souhaite éviter tout malentendu. Nous ne recherchons pas la guerre ! Bien au contraire, mes hommes travaillent en ce moment même à la pacification de ce secteur instable.

— Dans ce cas, vos vaisseaux ne doivent pas franchir les frontières de l'Empire. Les miens ne laisseront pas Orazhon sans défense face à eux.

— Je transmettrai votre position à mes supérieurs, mais un retrait de nos forces me semble peu probable dans la situation actuelle.

Les Watashitachi gagnent du temps et j'enrage en mon for intérieur. Cependant, le ministre ne perd pas son calme.

— Général, ne minimisez pas les conséquences de cette infraction. Vous mettez en péril la confiance qui régnait entre nos peuples.

Les traits de son interlocuteur se crispent et il esquisse un geste d'impatience.

— N'exagérons rien !

Loin de se laisser impressionner, Meven hausse le ton.

— Comment vous croire si vos actes ne correspondent pas à vos déclarations ? J'attends une preuve de bonne volonté de votre part !

— Que voulez-vous dire par là ?

— Votre armée a envahi la zone neutre avant la nôtre, c'est donc à elle de se retirer en premier.

— Je regrette, mais la sécurité de l'Empire nécessite sa présence ici.

La tension monte d'un cran et je retiens ma respiration. Toweda intervient d'une voix posée.

— La sécurité de l'Empire nécessite sa présence ici pour le moment. Il s'agit d'une mesure exceptionnelle, mise en place à la demande du préfet.

— Du préfet ?

— Oui. Suite aux pertes importantes que nous avons subies, il ne s'estimait plus capable d'assurer l'ordre public sans renfort.

Ma chef ne peut retenir un commentaire ironique :

— Des renforts ? Vous ne lésinez pas sur les moyens !

L'officier ne cille même pas.

— Je ne vous cacherai pas le rôle dissuasif de cette flotte. Sa simple présence décourage la population locale de soutenir les coupables.

— Comme l'a dit Monsieur le Ministre, les conflits internes à votre nation ne nous concernent pas.

— Certains faits contredisent vos propos.

— Pardon ?

Sakamoto coupe la parole à son second.

— Nous savons qu'Orazhon soutient les terroristes !

Cette accusation maladroite jette de nouveau un froid. Toweda lève les yeux au ciel, le ministre se penche en avant et articule d'un ton sec.

— Général, je vous le répète une dernière fois : l'Union ne se permet aucune ingérence dans la politique intérieure de l'Empire, y compris sur Iceltane. Est-ce assez clair ?

Son interlocuteur comprend qu'il a dépassé les bornes et se contente de hausser les épaules. Son assistant essaie encore de calmer le jeu.

— Nous ne doutons pas des intentions de votre gouvernement, mais il existe des filières clandestines entre Iceltane et Orazhon. Les fauteurs de troubles s'en servent pour importer des armes.

— Comment avez-vous obtenu ces informations ?

— En interrogeant les terroristes que nous sommes parvenus à arrêter.

J'entends à peine ma chef remettre en cause la validité de ces aveux, car le terme « interroger » déclenche une nouvelle déferlante de crainte et d'horreur dans mon cœur. Je me souviens de la cellule

numéro 7, de ses parois métalliques et de son odeur d'antiseptique. Combien d'Iceltans passent par cet endroit en ce moment ?

La colère me donne le courage d'affronter Toweda et mon regard accusateur croise le sien. Pendant un instant, son masque se fendille. Il sursaute comme si je le frappais et une expression torturée se répand sur ses traits. Ses cernes me choquent ; plus le temps s'écoule, plus il porte les traces de la fatigue. Où sont passés son ironie et son sourire, sa délicatesse et sa chaleur ? Pour toute réponse, il se mord la lèvre et ses pupilles turquoise se tournent vers ses mains gantées de blanc. Je me demande s'il les a rougies de sang.

En regagnant les quartiers de l'Union, un profond soupir m'échappe. Le ministre l'entend et se tourne dans ma direction.

— Déjà fatiguée, Korrigane ?

— Tout va bien, merci.

— Tant mieux, parce que les négociations reprennent demain !

Le sourire prétentieux de ce bellâtre m'exaspère, surtout lorsqu'il se permet d'ajouter :

— Je boirais bien un café, pas vous ?

— Le distributeur se trouve juste à côté de la salle de réunion.

— Je ne bois pas de café soluble, proteste-t-il d'un ton dédaigneux.

L'ambassadrice lui répond avant moi :

— Je crains qu'il ne faille attendre notre retour sur le vaisseau. Avec la gravité qui règne ici, une cafetière ordinaire ne fonctionnerait pas.

— Il aurait fallu le préparer à l'avance...

Décidément, je meurs d'envie d'étrangler Meven.

\*\*\*

Les claviers cliquent, les ordinateurs ronronnent dans le bureau que je partage avec Finley et Nina. De temps en temps l'un d'entre nous soupire, boit une gorgée de café ou tapote sa table de travail avec un crayon. Les autres ne prêtent aucune attention à ces manies.

Malgré l'heure tardive, je me concentre sur les tâches à effectuer pour oublier mes soucis personnels. Meven chipote sur la moindre virgule du compte-rendu, qui atteint un nombre impressionnant de versions. Par ailleurs, je dois préparer la prochaine réunion et anticiper la suite. J'analyse des lignes de code complexes pour déceler les failles du système, juste au cas où.

Finley projette son dos contre le dossier de sa chaise à roulette, qui bondit en arrière.

— Quel duo d'enfer ! s'exclame-t-il d'un ton triomphal.

Je sursaute et Nina se tourne vers lui, les sourcils froncés.

— De qui parles-tu ?

Au lieu de répondre, il se frotte le nez avec un sourire satisfait.

— Je comprends tout maintenant. La chef va adorer cette note !

— Tu te passionnes pour le dernier groupe à la mode ?

— Non, pour le général et son assistant. Lui aussi, c'est un type intéressant.

Cette phrase me donne la chair de poule et un frisson remonte le long de ma colonne vertébrale.

— Vraiment ?

Le timbre de ma voix trahit l'intensité de ma curiosité et mon collègue me fait signe d'approcher.

— Oui. Grâce au ministre, j'ai obtenu certaines informations des services secrets. Le dossier de Sakamoto ne m'a pas étonné, par contre celui de Toweda vaut le coup. Tu veux le voir ?

— Bien sûr !

Je bondis de ma chaise et Nina m'imites peu après. En apprendre davantage sur mon correspondant m'électrise et me trouble. Mon cœur rate un battement lorsque son portrait s'affiche en gros plan.

Cette photo date d'avant notre première rencontre sur Iceltane. Toweda a été pris de trois quarts, dans l'uniforme blanc des soldats Wats. À l'époque, la forme de ses joues, de ses pommettes et de son menton gardait encore les rondeurs de l'enfance. Pourtant son regard déterminé fixe l'objectif sans ciller et ses lèvres ne sourient pas.

Finley cesse de fanfaronner et prend la parole d'une voix douce.

— Cette année-là, il commençait son service militaire. Il a suivi la voie classique des officiers et son parcours ne nous apprend pas grand-chose. Ah si ! Il a servi sur Iceltane auprès du Préfet. Il parle très bien notre langue, au contraire de Sakamoto qui n'en comprend pas un mot. Comme il connaît le secteur et ses enjeux par cœur, ses supérieurs l'ont choisi pour cette mission.

Nina hausse les épaules d'un air impatient.

— Rien d'extraordinaire.

— Le plus intéressant s'est produit bien avant. Toweda n'était qu'un gosse à l'époque.

— Raconte !

Finley prend le temps de croiser ses doigts maigres sous son menton et mon souffle se suspend à ses lèvres.

— Ses parents se sont opposés à la politique de conquête mise en œuvre par le nouveau gouvernement Watashitachi. Ils étaient contre le service militaire obligatoire et la conquête de nouveaux territoires. Ces gens appartenaient à la minorité qui craignait que ces actions violentes n'entraînent de nouvelles catastrophes au lieu de garantir la sécurité de l'Empire.

— Une position difficile à défendre étant donné le contexte.

— Certes, pourtant ils ne l'ont jamais reniée. Quand son père s'est engagé politiquement, les autorités locales n'ont pas apprécié. Au fil du temps, elles ont durci leur position à son égard, au point de le désigner comme un mauvais citoyen. Des accusations graves ont été portées contre lui : « Votre pacifisme ne cache que de la lâcheté », « Vous refusez de défendre votre patrie », etc.

— Pourtant, il a continué ?

— Oui, et cette histoire se termine très mal. Une nuit, les parents de Toweda ont été tués dans leur lit. L'assassin a pénétré chez eux par effraction et les a abattus avec une arme à feu.

Je ne peux contenir une exclamation horrifiée et Finley m'adresse un sourire triste.

— Toweda et sa sœur dormaient chez leur grand-mère cette nuit-là. C'est elle qui les a élevés par la suite.

— Et le coupable ? demande Nina.

— Un adolescent sous la coupe d'un courant militariste extrémiste.

— Un bouc émissaire bien pratique, dit-elle avec mépris.

— Je suppose qu'il a été manipulé pour se débarrasser d'eux, mais l'enquête n'est pas allée plus loin. Je me demande ce qu'éprouvait Toweda en intégrant l'armée.

Mes yeux redécouvrent la photo affichée sur l'écran. Elle n'a pas changé, mais la façon dont je la regarde n'est plus la même. Quand elle a été prise, Toweda portait déjà l'uniforme contre lequel ses parents se battaient. Et lorsque je l'ai rencontré des années plus tard, il foulait le sol d'une planète conquise. Sa colère de l'époque me semble encore plus légitime, car ma bévue le forçait à endosser un rôle odieux.

Mes jambes faiblissent sous moi et je me détourne pour que Finley ne remarque pas la tempête d'émotions qui me traverse. Nina répond d'un ton tranquille :

— Beaucoup de peine, peut-être de la culpabilité.

— Oui. J'aimerais savoir s'il a renié les opinions de ses parents, ou s'il les partage en secret. Dans ce cas, nous pourrions exploiter cette faille.

— Mais il ne montre rien de ses sentiments, soupire mon amie. Il ne se trahira pas.

Mes doigts mal assurés se referment sur le pendentif accroché autour de mon cou. Un matin, Toweda s'est réveillé orphelin, avec nul autre choix que de rentrer dans le rang. Que ressent-il en enfilant son uniforme ? En se regardant dans la glace ? En travaillant aux côtés du général Sakamoto ? Je n'ose imaginer les conflits de loyauté auxquels il est confronté chaque jour. Il ne peut rester fidèle à sa hiérarchie et à ses collègues sans trahir les idéaux de sa famille.